

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



# Le Courrier

de l'Unesco

Les mystérieux  
serpentins de  
la Pagode de la  
Bonne Mère  
*(Voir page 29)*

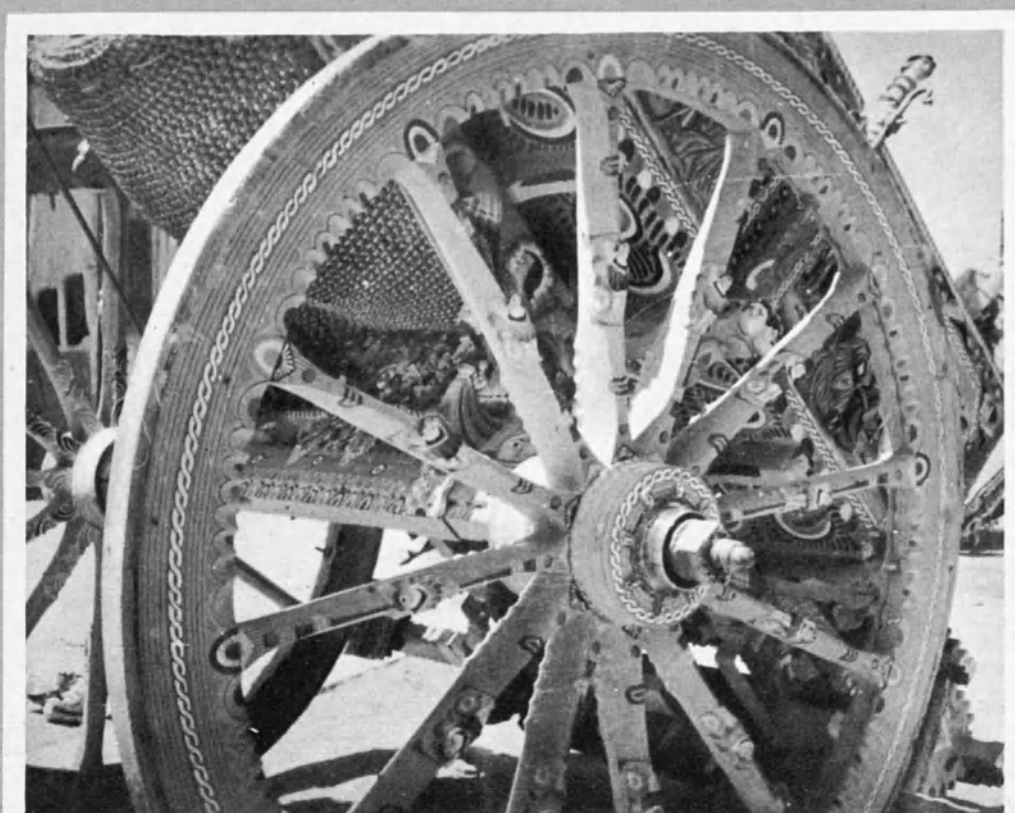
OCTOBRE  
1956

*(9<sup>e</sup> année)*

France : 40 frs  
Belgique : 8 frs  
Suisse : 0,75 fr



Photos Copyright Attinelli



## La charrette plus précieuse que le cheval

A la fois moyen de transport, exposition de peinture, atelier de sculpture, livre d'histoire, boîte à musique, la charrette sicilienne (« carretto ») constitue un exemple unique d'art populaire. Les artisans qui la décorent n'ont généralement jamais appris à dessiner, cependant, leurs panneaux figuratifs aux couleurs chatoyantes retraçant les légendes chevaleresques de jadis, possèdent, dans leur naïveté, une puissance d'expression extraordinaire (voir page 24).

SOMMAIRE

PAGES

- 3 EDITORIAL**
- 4 CRISTAL D'ART**  
 ...inspiration orientale, exécution occidentale
- 15 CONFRONTATION**  
 ...de l'Ancien et du Nouveau Monde
- 17 AVANT LE NETTOYAGE A SEC**  
 ...Aux prises avec les taches, par Anna Sommer Lenn
- 21 LA MALADIE DU BIEN-ÊTRE**  
 ...L'obésité, par Gerald Wendt
- 22 SANTINIKETAN**  
 ...« séjour de paix », par Guy Wint
- 24 LA CHARRETTE SICILIENNE**  
 ...outil de travail, livre d'histoire, par Lucio Attinelli
- 27 AU CARREFOUR DES CIVILISATIONS**  
 ...et des controverses, par Grégoire Frumkin
- 29 LA PAGODE DE LA BONNE MÈRE**  
 ...et ses serpentins d'encens
- 32 MEILLEURS VŒUX**  
 ...de l'Unicef. Cartes de Noël
- 33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**  
 ...en toute franchise
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**  
 Nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs



Mensuel publié par

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, 19, avenue Kléber, Paris - 16<sup>e</sup>, France.

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler.

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis.

Edition anglaise : Ronald Fenton.

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade.

Maquettiste :

Robert Jacquemin.

Chargés de la diffusion :

Jean Groffier.

U.S.A. : Henry Evans,



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

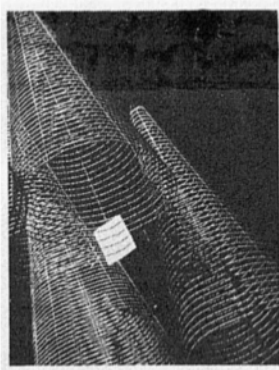
Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier de l'Unesco » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier de l'Unesco » : 400 francs fr. ; 8/- ; ou \$2.50 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, PARIS.

MC 56 I 106 F

NOTRE COUVERTURE



Accrochés au toit de la Pagode des Cantonais, à Cholon, faubourg chinois de Saïgon, d'immenses serpentins se consomment pendant des mois. Il s'agit d'offrandes faites par de riches dévots à la patronne du lieu, la « Bonne Mère », protectrice des marins et des voyageurs (voir le reportage page 29).

Photo copyright J.-D. Lajoux

Ce n'est pas d'aujourd'hui que chaque civilisation a pu prendre conscience qu'elle n'est pas seule au monde et qu'il existe d'autres cultures. Mais après les travaux de tant de savants, plus personne n'accepterait l'idée d'une culture réservée exclusivement à un groupe d'hommes restreint ou à une région isolée, rejetant dans les ténèbres les formes non traditionnelles des civilisations « extérieures ». Pour sa part, l'Unesco s'est penchée sur les multiples problèmes posés de nos jours à la fois par la diversité légitime des cultures et par les exigences de leurs relations mutuelles, par la nécessité absolue de développer une meilleure compréhension mutuelle des peuples de toutes civilisations. Dès sa création, cette tâche fut au premier plan des préoccupations de ceux qui furent les fondateurs de l'Organisation.

Ainsi, en 1954, l'Unesco a patronné, de part et d'autre de l'Atlantique, deux rencontres internationales traitant de l'apport réciproque du Nouveau Monde et de l'Europe dans les principaux domaines de la vie culturelle, ainsi que de l'état actuel des relations culturelles entre l'Europe et les peuples du Nouveau Monde (voir page 15). Elle a publié plusieurs études sur ce thème dont l'ampleur est incontestable.

Dix ans après la création de l'Unesco, ce souci de compréhension internationale est toujours aussi pressant. On peut en tenir pour preuve le fait que parmi les trois « projets majeurs » qui seront soumis à la prochaine Conférence générale de l'Unesco — qui se tiendra en novembre à la Nouvelle Delhi — figure le « développement de l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident ».

Ces « projets majeurs » constituent une innovation dans le programme de l'Unesco ; ils obéissent à la volonté exprimée par les Etats membres de concentrer ses efforts sur des objectifs particulièrement urgents.

Il est évident que les pays d'Orient sont très généralement convaincus que l'ensemble des nations du monde aurait avantage à mieux apprécier les éléments caractéristiques de leurs civilisations respectives, et il est également évident que les pays d'Occident partagent volontiers, à des degrés divers, cette conviction.

Le fait que les instruments de diffusion culturelle imposent un courant d'échanges allant surtout dans le sens ouest-est, principalement sous la forme de connaissances et d'idées scientifiques et techniques, a deux conséquences contre lesquelles il est nécessaire de réagir. La plus évidente est que l'Orient n'est pas présenté à l'Occident de façon suffisamment complète, sous quelque forme que ce soit ; la moins évidente, mais qui n'en a pas moins une importance capitale, est que les nations d'Asie et d'autres régions reçoivent ainsi de l'Occident une idée qui représente très inexactement l'ensemble de la civilisation occidentale. Les notions fragmentaires et déformées qui se forment de cette façon sont à l'origine d'un grand nombre de nos problèmes contemporains, ou en expliquent l'acuité.

Il faut donc faire le nécessaire pour que, de part et d'autre, chacun arrive à connaître et à comprendre l'histoire, les origines culturelles, les œuvres intellectuelles et manuelles, ainsi que les créations et la sensibilité propres aux divers peuples qui appartiennent à l'autre continent.

Le « Courrier de l'Unesco », qui avait déjà abordé ce problème dans son numéro de mars 1956 (« L'histoire telle que nos enfants l'apprennent »), consacre plusieurs pages du présent numéro à une forme unique de collaboration entre l'Orient et l'Occident dans le domaine artistique (voir page 4).

# CRISTAL D'ART

Inspiration orientale, exécution occidentale



## Scènes champêtres à Malinao

Manuel Rodriguez, artiste philippin, interprète dans son atelier « Le Village de Malinao » — le village des gens paisibles. Dans son dessin (placé en bas de la page) se retrouvent les éléments typiques de la vie champêtre de son pays : le marché, le pilage du riz, les marchands de fleurs, les cabanes, les lents karabaus et le porc rôti des jours de fête, expressions des vieilles coutumes qui prévalent toujours dans les Iles Philippines malgré les considérables et récents progrès techniques réalisés dans les centres industriels. Le dessin de Manuel Rodriguez a été gravé autour d'une coupe de 25 cm. de diamètre (page opposée). Afin de trouver les ressources nécessaires pour étudier l'art qui l'attirait, Rodriguez a dû travailler dur. Pendant la guerre, il taillait des souliers en bois, le cuir étant rare. Le soir il se perfectionnait dans l'illustration, et les cartes de vœux le menèrent rapidement sur la route du succès.

Photos pages 4 à 14  
Steuben Glass, Inc. New York.



**U**NE collaboration unique en son genre entre artistes de l'Orient et artisans de l'Occident a donné un ensemble remarquable d'œuvres d'art en cristal gravé. Les artistes orientaux ont exécuté des dessins ; des dessinateurs américains ont déterminé les formes à donner au verre, et des artisans ont interprété les dessins en gravant le cristal.

Au total, trente-six œuvres ont été exécutées par une maison américaine de cristal d'art (1) et rassemblées dans une collection sous le nom de « Asian Artists in Crystal ». Celle-ci a été exposée cette année à la National Gallery of Art de Washington et au Metropolitan Museum of Art de New York ; elle est actuellement exposée, sous les auspices du gouvernement des Etats-Unis, dans les pays du Proche et de l'Extrême-Orient, régions dont sont originaires les artistes ayant exécuté les dessins.

En 1954 et 1955, Karl Kup, conservateur de la collection Spencer et des gravures de la Bibliothèque publique de New York, s'est rendu dans seize pays pour choisir les artistes dont le style et la manière pouvaient le mieux s'adapter à la gravure du verre, et pour collaborer avec eux.

Parlant des artistes asiatiques, Karl Kup déclare : « Leurs peintures, leurs dessins et leurs sculptures épousent d'une façon naturelle le développement d'un cycle déterminé de sujets : leur manière de traduire ces sujets est originale, presque intuitive. En Corée, les peintres contemporains sont encore attirés par le symbolisme ; en Chine, la pensée et la poésie ont le pas sur le sujet lui-même ; aux

Philippines se révèlent les traces de l'influence occidentale ; au Viet-Nam et en Indonésie, l'inspiration se laisse guider par le folklore. Les thèmes d'Angkor Vat, les trames textiles du centre de Java et les fêtes hindoues de Bali, j'ai retrouvé tout cela dans les dessins des hommes et des femmes de l'Asie du Sud-Est.

« Puis, comme je progressais vers la Thaïlande, la Birmanie, l'Inde et Ceylan, je trouvai la religion — bouddhiste et hindoue — à la base de l'inspiration artistique. Avec quelques exceptions, naturellement. Au Pakistan, en Turquie et en Egypte, on sent la proximité des expressions et des conceptions occidentales. »

La qualité du dessin original diffère selon chaque artiste, mais le talent du souffleur ou du graveur de verre doit apparaître, si l'on veut maintenir un certain niveau dans l'ensemble des œuvres. Le travail et l'inspiration du dessinateur-verrier qui interprète le dessin de l'artiste et détermine la forme du verre, sont indispensables à une collaboration fructueuse dont le résultat se traduit par une œuvre de beauté et de synthèse. Dans « Asian Artists in Crystal », les dessinateurs ont tenté de saisir l'essence du trait original et d'en évoquer les influences religieuses, raciales et géographiques.

Le « Courrier de l'Unesco » présente, sur cette double page et dans les pages suivantes, quelques-unes des pièces les plus remarquables de cet ensemble.

(1) Steuben Glass Inc., New York.



## Le village flottant

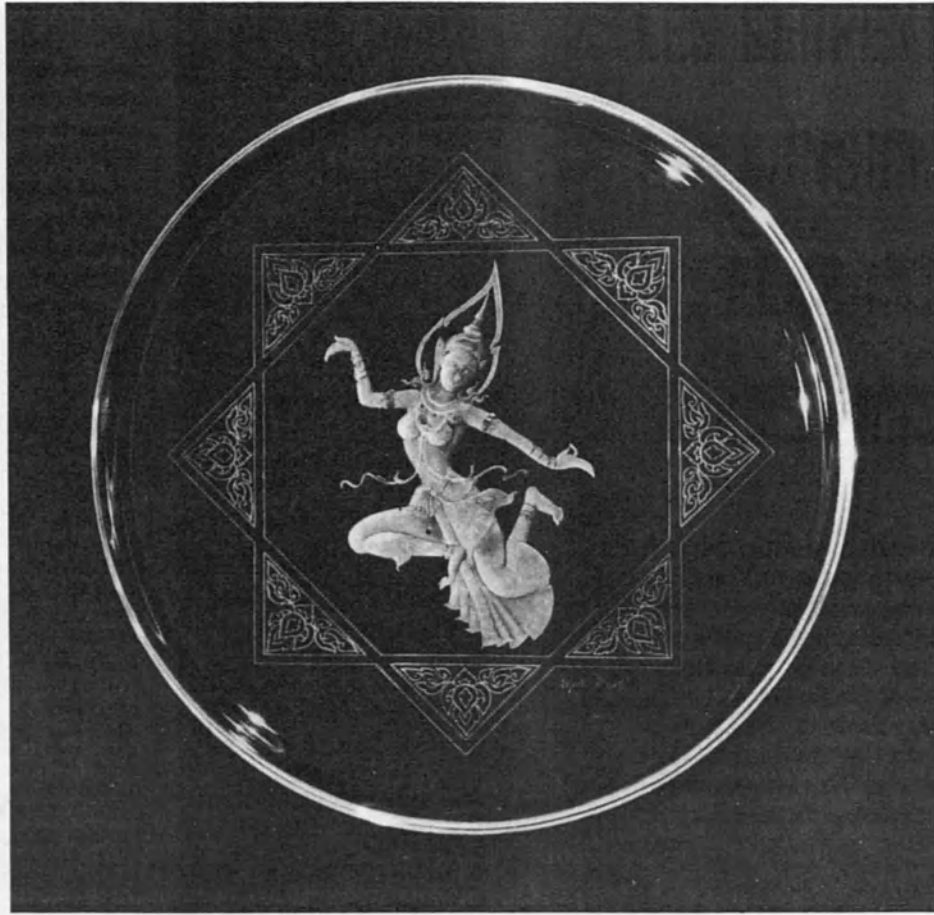
Les habitants de ces « villages flottants » vivent de la pêche et de la culture du riz, leurs besoins sont modestes, leurs goûts sont simples, leur existence s'écoule au rythme lent des rivières. Des générations entières de Vietnamiens sont nées, ont grandi et sont mortes sur les sampans ancrés le long des chemins de bois bâtis sur pilotis, près des terres fertiles. On y trouve des pièces séparées destinées à l'autel des ancêtres, aux aînés de la famille, à la cuisine. Nguyen-van-Long, qui a dessiné « Le Village flottant », gravé ensuite sur un vase de cristal de 34 cm de hauteur, est professeur de dessin à l'école des Beaux-Arts de Saïgon. On sent dans l'ensemble de ses œuvres l'admiration qu'il professe pour les impressionnistes français.



## Nang-Fa, ange siamois



Bhima, rude guerrier et magicien puissant, est un héros du théâtre d'ombres indonésien dans lequel des marionnettes plates, en cuir, interprètent des contes tirés des grandes épopées hindoues : le Ramayana et le Mahabharata. Les aventures légendaires de Bhima le mêlent à une querelle entre deux maisons princières ; il y fait triompher le droit avec une force qui immobilise les rivières, fait pâlir le soleil et trembler les montagnes. Ici, gravé sur une assiette en cristal, voici un combat épique entre Bhima et un serpent dangereux. Raden Basoeki Abdullah, qui a exécuté le dessin original, descend d'une ancienne famille noble de Djakarta (Raden signifie « Prince »). Bien qu'il se soit inspiré de peintres occidentaux comme Rembrandt ou Velasquez, l'artiste n'a jamais négligé les thèmes folkloriques de Java et de Bali.



Ceux qui visitent Bangkok rencontrent souvent Nang-Fa, ange protecteur féminin bouddhiste, cher aux Thaïlandais : gravée sur la porte d'un temple, Nang-Fa fait partie d'une vaste composition; peinte sur un livre sacré de la bibliothèque d'un palais, elle protège la pensée; reproduite en argile sous la forme d'une tuile, elle monte la garde sur le toit; sculptée dans une grille en bronze, elle protège la sainteté du temple. Narumol Sarobhassa, jeune étudiante des Beaux-Arts à Bangkok, a dessiné Nang-Fa en train de danser, portant une couronne sur sa tête auréolée. Son dessin, entouré d'un cadre décoratif, orne maintenant un plat en cristal gravé.



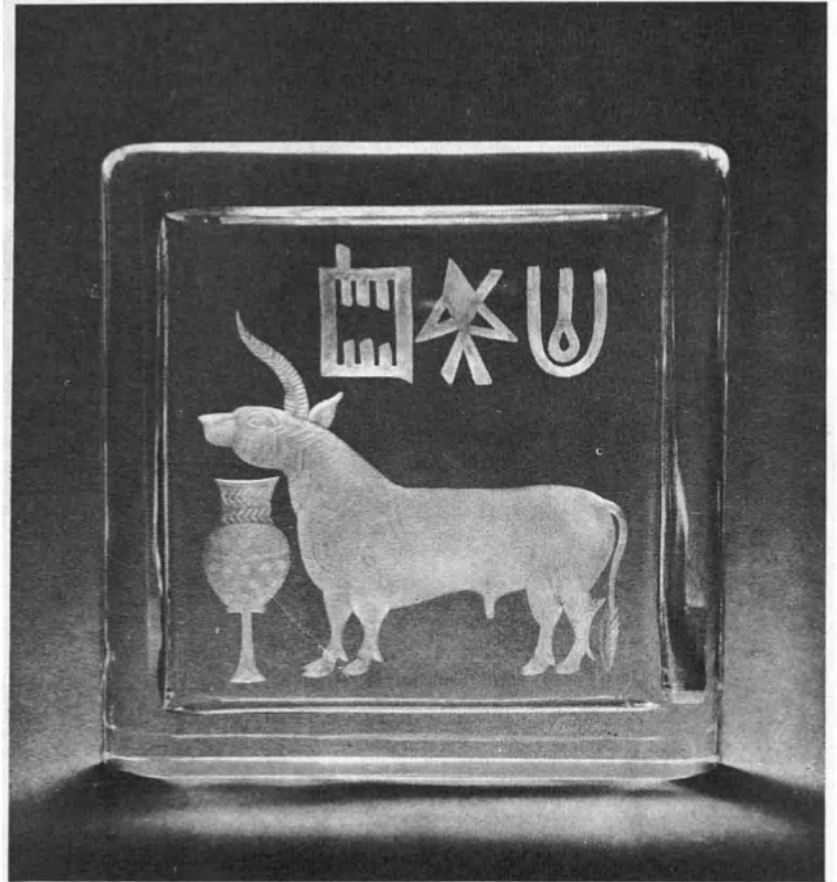
## Bhima et le serpent





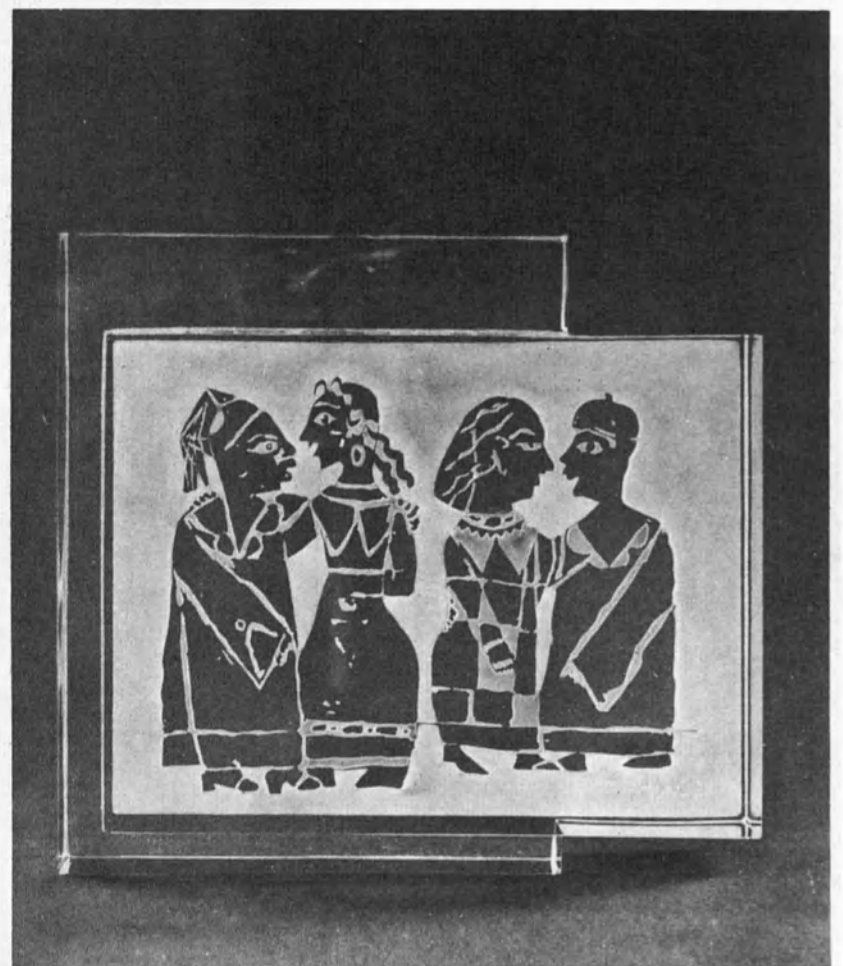
## La licorne, animal fabuleux

La légendaire licorne fit sa première apparition picturale dans l'antique civilisation de la Vallée de l'Indus, où se situe aujourd'hui le Pakistan. Sheikh Ahmed, artiste pakistanais, directeur artistique du Département des Relations Publiques du Gouvernement du Punjab, a choisi la licorne comme sujet du dessin qu'il a exécuté pour la collection « Asian Artists in Crystal ». Gravé sur une plaque de cristal de 22 cm. de côté, son motif est inspiré d'un sceau datant du 3<sup>e</sup> millénaire avant J.C. découvert dans la Vallée de l'Indus. Sheikh Ahmed, ingénieur diplômé de l'industrie, a préféré l'art à sa carrière de technicien.



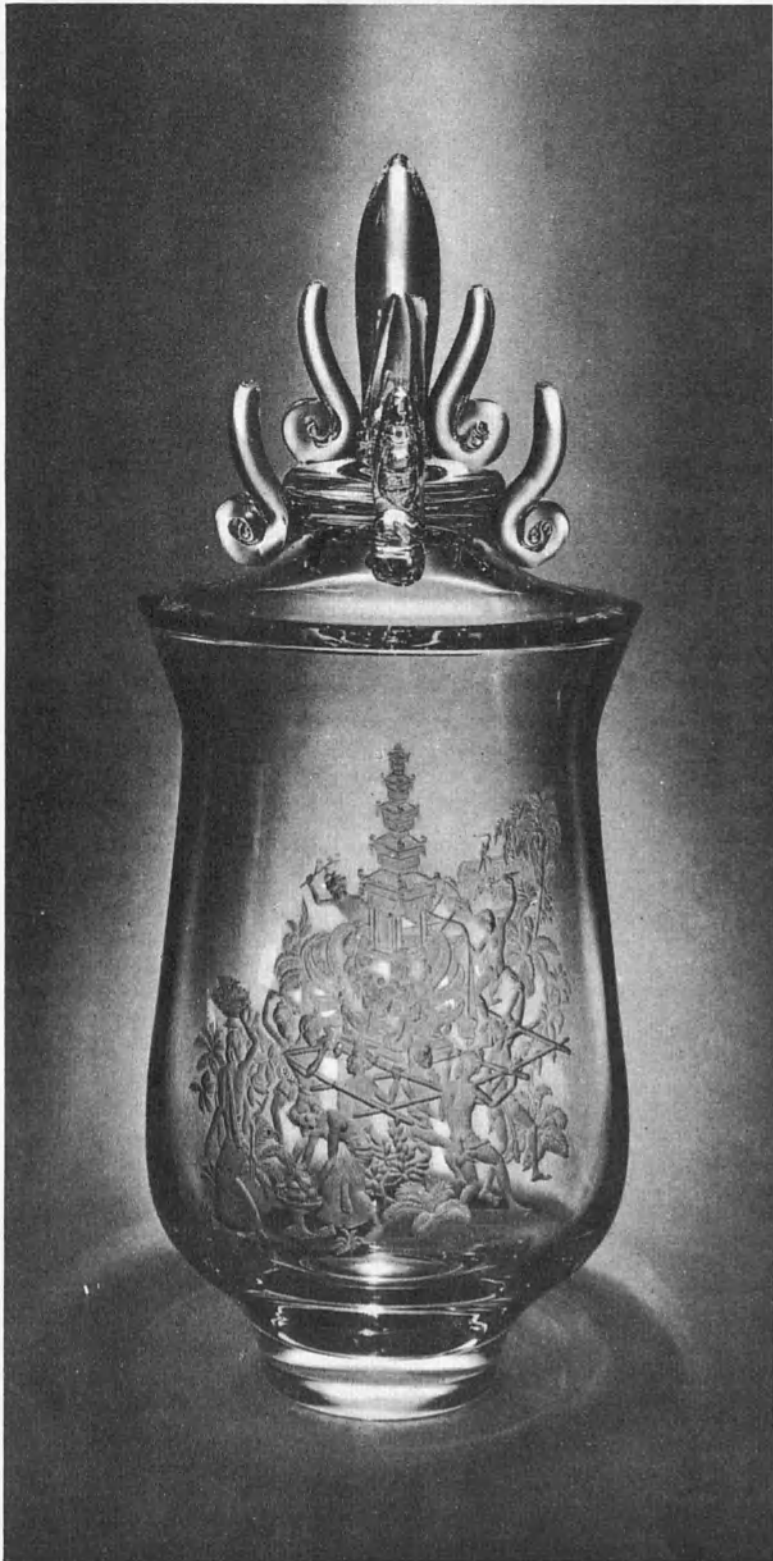
## Les amoureux du Nil

“ Shemm-en-Nessem ” — qui signifie « humer la brise » — est une vieille coutume égyptienne qui se situe au printemps le premier jour du « Khamassen » quand l'air est odorant et parfumé. Ce jour-là, les gens vont à la campagne prendre l'air, pique-niquer, canoter, se promener, et les amoureux sont rois. Hamed Abdalla, un autodidacte, l'un des peintres égyptiens dont les œuvres sont les plus modernes, a exécuté le dessin original pour ces blocs de cristal rectangulaires de 24 cm. de hauteur. Ses amoureux symbolisent la libération de l'esprit après les longues journées d'hiver et l'espoir que que fait naître le printemps dans le cœur des hommes.





## Funérailles balinaises : réjouissances



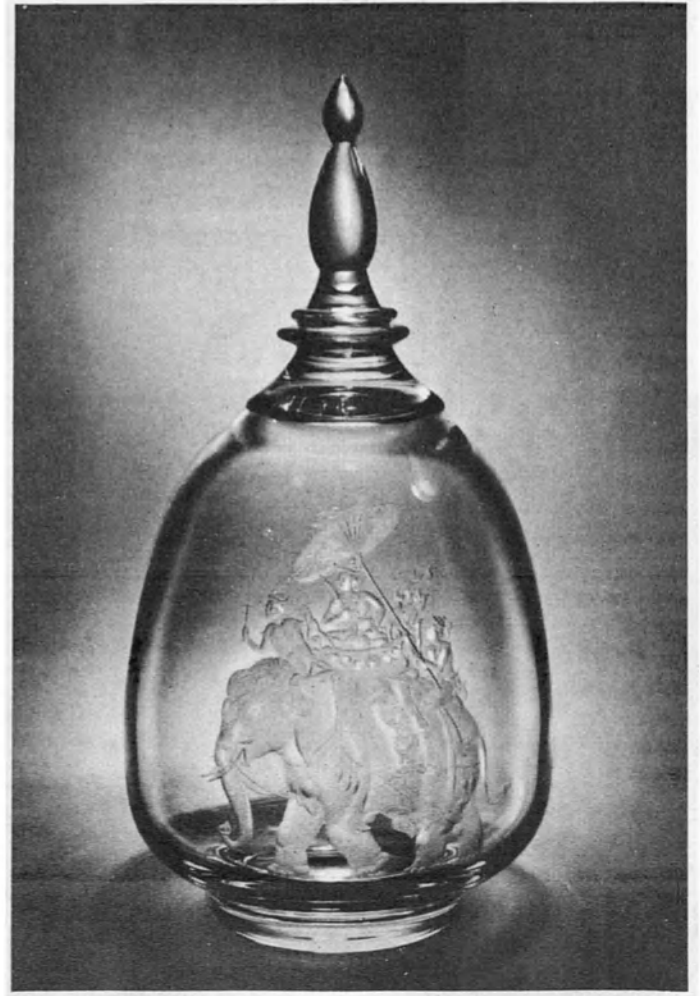
A Bali, les funérailles sont l'occasion de réjouissances plutôt que de lamentations. L'âme du mort, enfin libérée des vicissitudes terrestres, voyage vers le paradis d'Indra où la vie est aussi belle qu'à Bali, comme dit le proverbe, mais où n'existent ni la maladie ni l'inquiétude. On prépare les aliments, on fait des offrandes de feuilles de palmier, et le monument funéraire qui contient le corps est décoré de papiers multicolores témoignant de la plus grande fantaisie. Les jeunes gens se disputent l'honneur de le transporter. Et lorsque la flamme dévore le défunt, l'orchestre attaque un air plein d'allégresse. Made Djate, artiste balinaise, a transposé ce thème dans le dessin original qui a été ensuite gravé sur un vase de 48 cm. de haut. Made Djate, qui traduit dans ses œuvres l'existence quotidienne de ses compatriotes, vit dans un village de Bali. Il est venu au dessin par la pratique des marionnettes traditionnelles d'Indonésie.





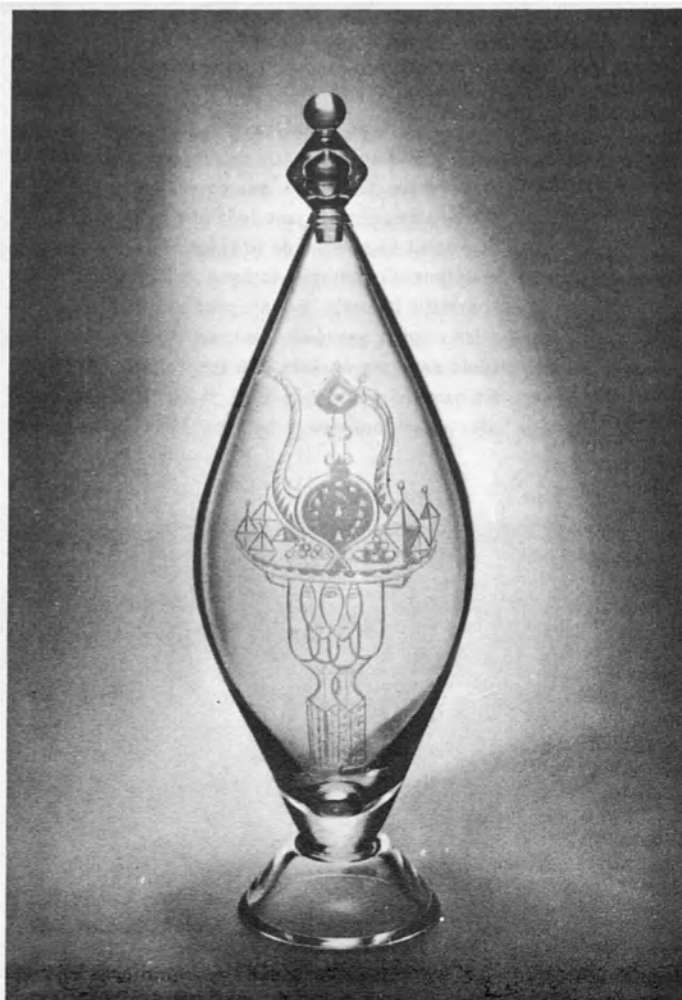
## Le plateau et la carafe

Des fruits, des gâteaux et d'autres douceurs s'empilent sur un plateau autour de la cafetière dont les contours ont été gravés sur une carafe de cristal. Le dessin original est dû à l'artiste turc Bedri Rahmi Eyuboglu, professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Istanbul. On retrouve dans cette transposition humoristique et semi-abstraite un motif familier de l'art folklorique de Turquie. Bedri Rahmi a fondé avec sa femme, qui est également une artiste accomplie, et avec d'autres peintres de son pays, le « Nouveau Groupe », en lui choisissant pour devise celle de Léonard de Vinci : « La pittura e cosa mentale » (la peinture est chose de l'esprit).



## L'éléphant : symbole de royauté

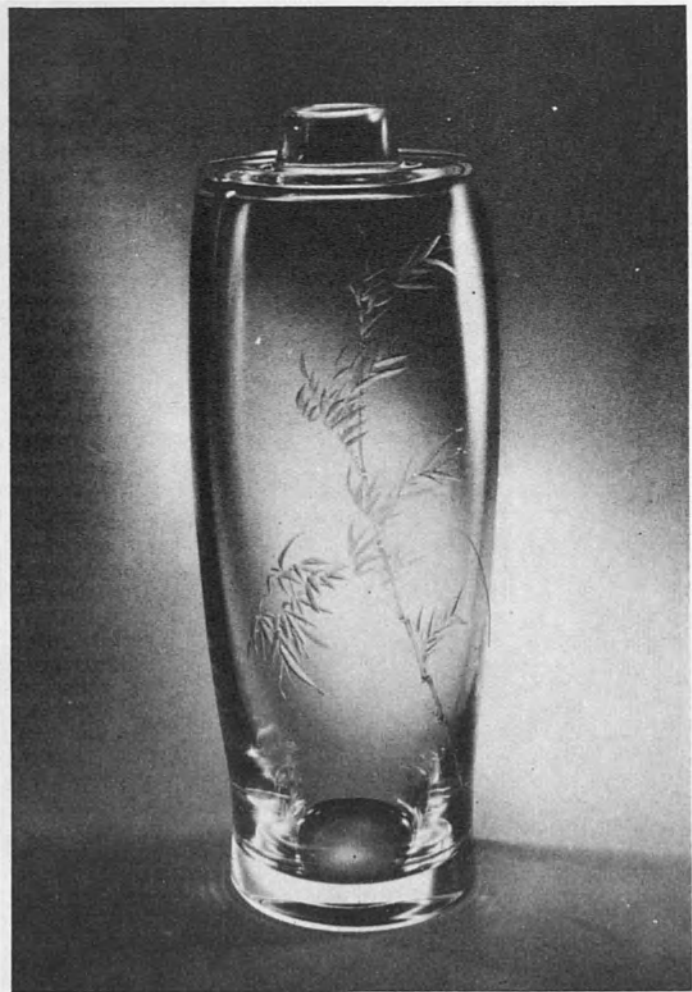
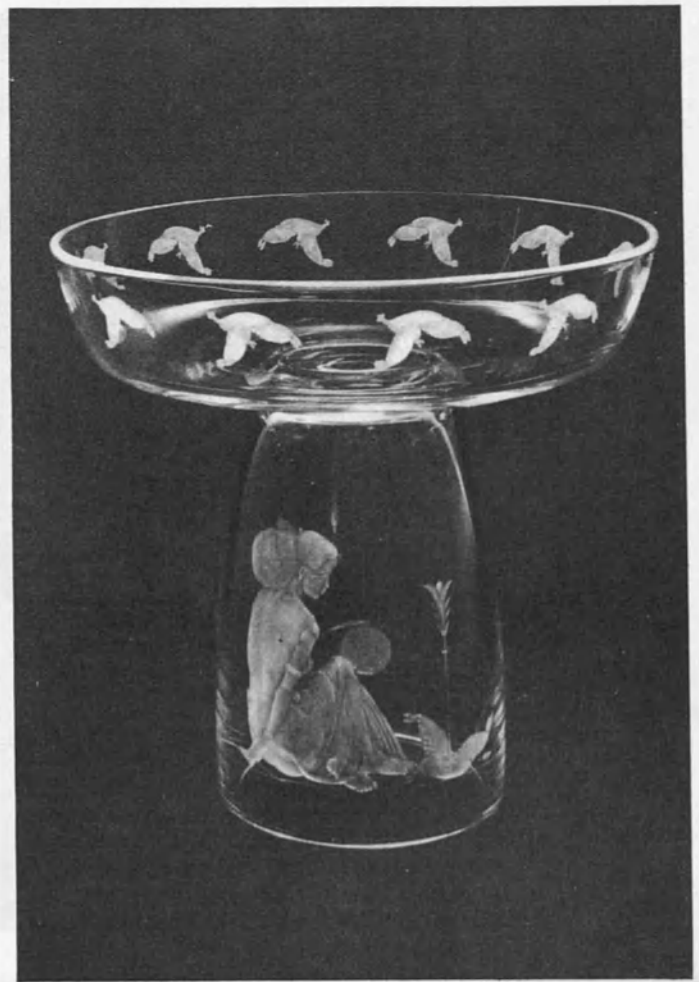
L'éléphant a toujours été en Birmanie un objet traditionnel de vénération et un symbole de force et de royauté qui a inspiré les dessinateurs de ce pays. Le dessin d'U Ohn Lwin, d'après lequel cette carafe en forme d'urne a été exécutée et gravée, représente un membre de la famille royale se déplaçant à dos d'éléphant. U Ohn Lwin, qui n'a suivi les cours d'aucune école d'art, demeure respectueux des traditions artistiques nationales. Il se cantonne dans l'aquarelle et le dessin et a volontairement délaissé ce que les Occidentaux appellent l'art « moderne » ; il préfère peindre la vie des gens qui l'entourent, tels qu'ils sont, et être compris d'eux.





## Le bambou solitaire

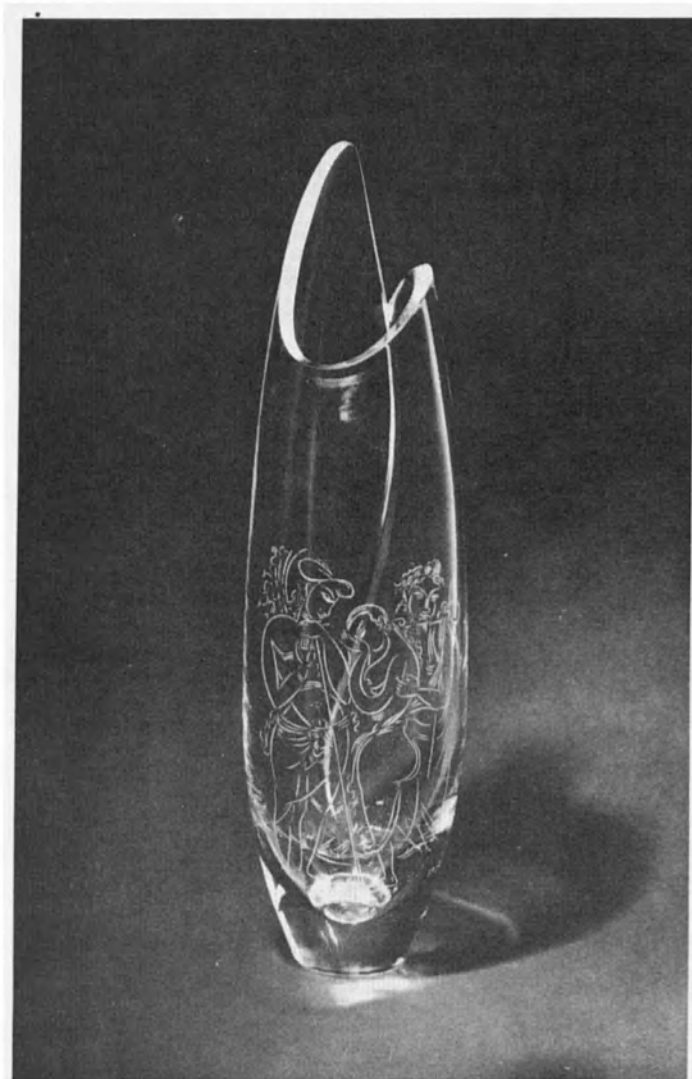
« Pour apprendre à dessiner un bambou, prenez-en une branche et projetez son ombre sur un mur blanc à la lueur de la lune », écrivait Kuo Hai il y a un millier d'années. De cette tradition se réclame Ma Shou-Hua, magistrat chinois éminent qui s'est mis à peindre pour son plaisir. Dans le dessin qu'il a exécuté pour le vase ci-dessous, Ma Shou-Hua a interprété poétiquement l'antique thème chinois : « Le bambou solitaire dans toute sa grâce. » Depuis son enfance, le bambou est son sujet favori. Il a admiré sa souplesse dans la pluie et le vent, dans le scintillement du soleil et le calme. Il l'a peint sous toutes ses formes : arbre, branche, feuille. Ma Shou Hua a exposé en Chine, au Japon, en Europe, en Amérique.



## L'Eve éternelle

Le dessin gravé sur cette coupe à piédestal s'inspire d'une vieille légende dans laquelle l'Eve éternelle perce d'une flèche le cœur de son bien-aimé, qui vole au-dessus d'elle sous la forme d'un faucon. Al Hussein Fawzi, l'artiste, a étudié à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris après avoir appris son art en Egypte. Il a exposé ses œuvres au Salon Français et dans les grandes villes de son pays. Cet artiste s'est particulièrement distingué dans le domaine de l'illustration; ses aquarelles des plus importantes mosquées d'Egypte ont été publiées en plusieurs volumes par le Gouvernement égyptien.





### Visvantara, l'altruiste

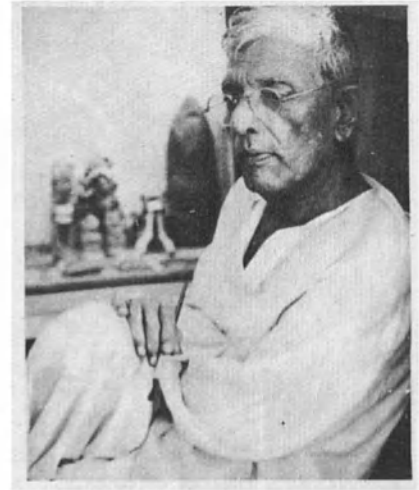
Dans l'une des plus célèbres « djatakas » (légendes des existences antérieures du Bouddha), le Prince Visvantara, dernière des incarnations du Bouddha avant de naître en Gautama, ne refuse pas sa femme à un brahmane quand celui-ci la lui demande. George Keyt, peintre et poète ceylanais, un des plus grands artistes de l'Asie, dont la formation fut influencée par l'école de Rabindranath Tagore, a fait revivre l'épisode dans le dessin de ce vase. Les peintures murales de George Keyt dans le temple Gotami Vihara, près de Colombo, retracent la vie du Bouddha, elles comptent parmi « les plus remarquables expressions de la peinture ceylanaise ».



### Du bois au cristal

Pour cette stèle de cristal de 25 cm. de haut, l'éminent illustrateur japonais Kiyoshi Saito a dessiné un gracieux bodhisattva, d'après la célèbre statue coulée dans le bronze au VII<sup>e</sup> siècle, joyau du temple de Horyuji à Nara, Japon (voir « Courrier de l'Unesco », juin 1956). Kiyoshi Saito fut impressionné par la statue du bodhisattva tandis qu'il visitait pour la première fois les sanctuaires de Nara. Il parcourut tous les temples de l'enceinte sacrée, dessinant, prenant des notes, se pénétrant de l'art antique de son pays. Puis il transposa son dessin sur le bois, le découpa et en fit un bloc, utilisant habilement le grain du bois pour traduire l'ancienneté et la fragilité de la statue. Ce bloc servit ensuite de modèle pour la gravure du cristal.





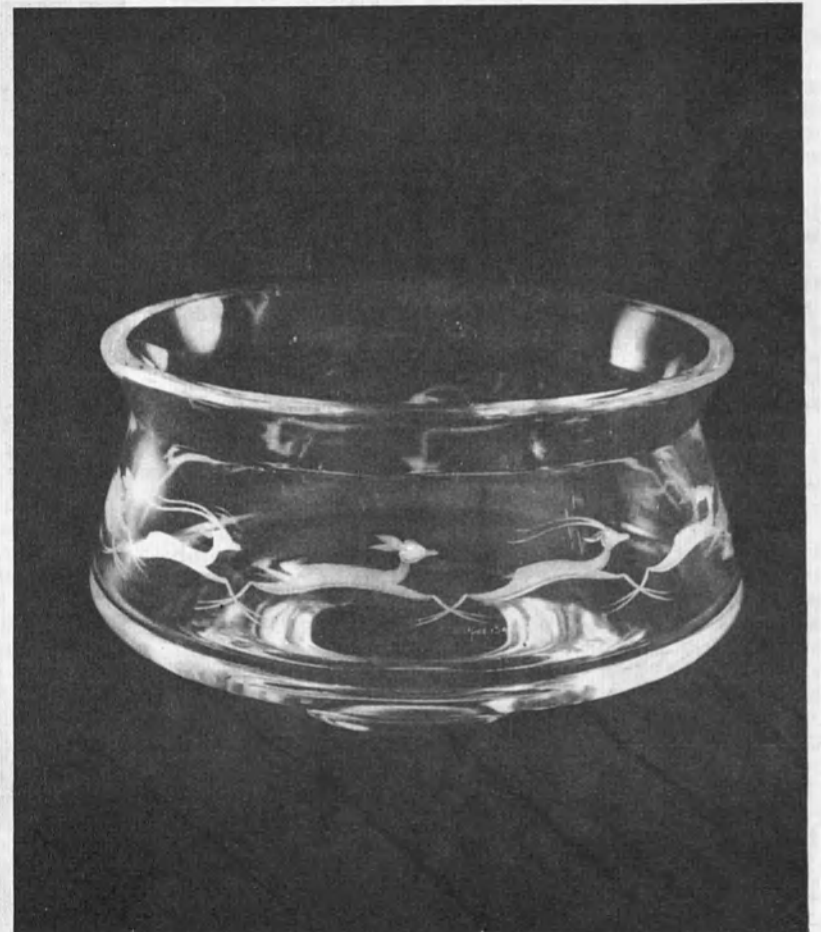
## Le rendez-vous manqué

De Jamini Roy, un des maîtres de l'art asiatique, on connaît l'artiste dans le monde entier, on sait peu de choses de l'homme. Modeste, presque timide, la plus grande partie de son existence se passe dans son atelier de Calcutta, dont les murs sont tapissés de tableaux. Là, il médite, étudie et peint avec des couleurs minérales de sa propre conception. Aidé par ses deux fils, Jamini Roy est, par nature, un artisan médiéval. Son dessin, inspiré par une vieille légende, représente deux laitières (gopis) attendant en vain Krichna qui avait promis de venir danser avec elles. (Voir aussi page 32).



## Grâce et légèreté

Ceux qui voyagent dans les régions peu fréquentées de Syrie ont souvent aperçu des bandes de gazelles. L'artiste syrien, Alfred Baccache, a dessiné, pour être gravée dans le cristal, une ronde de ces animaux dont la légèreté et la grâce sont incomparables. Son art rejoint ainsi celui des premières poteries syriennes. Sans avoir suivi aucun enseignement artistique formel, Alfred Baccache s'est lancé très tôt dans la peinture et la sculpture. Il a exposé avec succès, tant dans son propre pays qu'à l'étranger, où sa notoriété est grande.





### La fête du printemps

Innombrables sont les récits populaires ayant Krichna pour sujet. A Mathura, sur le fleuve Jumna, où il naquit, des pèlerins venus de tous les points de l'Inde participent aux fêtes célébrées en l'honneur du dieu hindou. « La fête printanière de Krichna et de Radha », évoque le grand amour du jeune Krichna qui, en attendant Radha, exprimait sa peine en tirant de sa flûte des sons plaintifs et passionnés. Rama Maharana, s'est inspiré de cette fête printanière pour son dessin. Avec ses deux frères, il fait partie des peintres indiens traditionnels des temples (chitrokaro). Près de la ville sacrée de Puri, où il vit, Rama Maharana peint sur une toile tissée à la main. La toile est imprégnée d'une pâte tirée de la graine du tamarin.

### “Harana à Manille”

A Manille, tandis que le soleil se couche dans la baie, tout amoureux peut donner une sérénade (« harana ») sous le balcon de la dame de son cœur. Seul, ou accompagné d'amis musiciens et de complices enthousiastes. « Harana à Manille », d'après un dessin du jeune artiste philippin Arturo Rogerio Luz, ne cherche pas à illustrer mais à traduire l'atmosphère de cette coutume. Arturo Rogerio Luz a déjà étudié son art en Californie, à New York, à Paris, il a exposé dans plusieurs continents. Nullement impressionné par ses succès rapides, il déclare : « Mon désir est de combiner les éléments orientaux et occidentaux de la vie qui m'entoure afin de trouver ce qu'il y a d'unique dans l'existence et de l'exprimer simplement, comme je le vois, par la peinture, le dessin ou l'aquarelle.»



# CONFRONTATION DU VIEUX ET DU NOUVEAU MONDE

par Antony Babel

Depuis quelques années, sous l'égide de l'Unesco, un dialogue s'est institué des deux côtés de l'Atlantique sur les rapports du Nouveau Monde et de l'Europe. Ces études trouvèrent leur aboutissement, au cours de l'été 1954, dans les travaux de deux rencontres internationales qui furent organisées, à Sao Paulo par la Société pauliste d'écrivains et à Genève par le Comité des Rencontres internationales de Genève, en consultation et en coopération avec l'Unesco. M. Antony Babel, président du Comité de Genève, qui participa aux deux réunions, a fait le point de la question dans un exposé dont voici les principaux passages, résumant les débats auxquels a donné lieu cette confrontation spectaculaire du Vieux et du Nouveau Monde. (1).



« **L**ORSQUE l'Europe s'est qualifiée de Vieux Monde, écrit notamment M. Babel, elle le faisait pour des raisons d'ordre chronologique. Elle avait découvert et occupé une terre inconnue. Mais d'aucuns donnent à l'heure actuelle un autre sens à cette appellation. Le Vieux Monde ne serait-il pas à leurs yeux un continent fatigué, ayant terminé sa carrière, penché vers la tombe, qui a en face de lui un Nouveau Monde en pleine force, gonflé de sève, d'un potentiel illimité ? »

Une remarque préliminaire s'impose. « Cette Amérique, cette Europe que l'on confronte ne forment pas deux blocs compacts et homogènes. Ils sont, en réalité, d'une infinie diversité... Notre continent, malgré son exigüité, est trop divers, trop chargé d'histoire pour constituer un tout cohérent; ...les difficultés que rencontrent les artisans de l'intégration de l'Europe le montrent bien. Le Nouveau Monde, lui aussi, est une véritable mosaïque. A côté des Amériques anglo-saxonne, espagnole, lusitanienne, combien d'autres centres ne faudrait-il pas dénombrer qui ont été marqués par les influences françaises, irlandaises, italiennes, allemandes, juives — pour ne retenir que quelques exemples et en laissant de côté le rôle des indigènes et des Africains ? Les problèmes qui se posent entre l'Amérique ibérique et les Etats-Unis sont aussi graves que ceux que doivent résoudre les deux rives de l'Atlantique. Sur le plan de la culture, les rapports des pays sud-américains sont plus étroits avec la péninsule ibérique qu'avec les Etats-Unis... Cette diversité intense de chacun des deux mondes rend difficile l'étude de leurs accords et de leurs désaccords.

« Longtemps, les Européens ont cru que l'Amérique n'avait pas d'histoire. A vrai dire, certains Américains, mal enracinés dans le sol qui venait de les accueillir, ont parfois contribué à créer cette légende. Mais ces temps

sont révolus. Partout, un effort est fait en vue de remonter au passé, de retrouver même les civilisations précolombiennes. New York se rattache à la Nouvelle-Amsterdam, le Mexique s'intéresse aux Aztèques et aux Mayas, le Brésil met en valeur les églises baroques de l'époque coloniale. »

M. Babel souligne ensuite l'intérêt que présente l'étude de l'influence de la pensée, de l'art et des religions de l'Europe sur le Nouveau Monde : « La culture européenne, transplantée dans un autre terrain, s'est d'ailleurs modifiée au cours des âges. Elle a pris des caractères originaux. Tel concept européen a souffert d'hypertrophie, tel autre de dégénérescence. Des adaptations se sont faites. La langue américaine se détache de l'anglais et le brésilien se distingue déjà par des nuances du portugais. Le romantisme sud-américain, le positivisme brésilien ou chilien sont fort différents de leurs modèles européens. A l'origine, les littératures des deux Amériques étaient de simples prolongements des littératures européennes. Elles se sont émancipées. Et voici que, devenues majeures, elles inspirent certains courants du Vieux Monde. Les architectes européens — Le Corbusier en tête — ont fourni aux deux Amériques des éléments non négligeables; elles nous les restituent après leur avoir fait subir des transformations.

» Ces phénomènes, particulièrement frappants aujourd'hui, ne sont pas nouveaux; ils se répètent tout au long des siècles. Ne les exagérons cependant pas. Peut-on vraiment trouver l'origine du baroque, comme nous l'entendions dire au Brésil, dans les formes tourmentées des racines et des branches des grandes forêts de l'Amazone ? Il n'en reste pas moins vrai que, dès le début, des échanges intellectuels se sont développés par-dessus l'Atlantique, le rôle de l'Amérique se précisant au fur et à mesure qu'elle s'émancipait politiquement et spirituellement. »

Mais un des phénomènes les plus saisissants de certains pays de l'Amérique ibérique est la volonté de se rattacher aux civilisations aborigènes, précolombiennes. La conquête en a détruit, hélas ! bien des éléments. M. Paul Rivet défend la thèse d'un humanisme indo-méditerranéen né des apports européens et des éléments autochtones. D'autres — M. Paulo de Berrêdo Carneiro, en particulier — pensent que ce retour au passé est une question de mode, que l'indigénisme est une création cérébrale de notre temps. « Quelle que soit la position que l'on adopte, force est bien de constater le rôle actuel des apports précolombiens dans une série d'Etats de l'Amérique ibérique. Il s'agit d'une véritable prise de conscience nationale. La littérature, les arts plastiques, la musique en sortent renouvelés. Ce retour aux origines est très naturel dans les pays où les indigènes constituent la masse de la population. Dans d'autres cas, une question pourrait être posée : ne s'agit-il pas pour certaines nations d'affirmer leur personnalité ? L'indigénisme n'est-il pas un réflexe de défense contre l'Europe et surtout contre les Etats-Unis ?

» En même temps, le Nouveau Monde

Suite  
au  
verso

(1) Le texte intégral de l'exposé de M. Babel figure dans le livre publié avec l'aide de l'Unesco par les Editions de la Baconnière, Neuchâtel, Suisse, sous le titre « Le Nouveau Monde et l'Europe ». L'Unesco vient de faire paraître des éditions anglaise et espagnole de cet ouvrage.

## VIEUX ET NOUVEAU MONDE

(Suite)

prend de plus en plus conscience de ce qu'il doit à l'Afrique, même là où les préjugés ou la ségrégation raciale subsistent encore. D'ailleurs, dans certains pays comme le Brésil, le problème des rapports entre les Blancs et les gens de couleur semble bien près d'être résolu. Il est certain que les Noirs ont apporté à l'Amérique, au temps de l'esclavage, et continuent à lui apporter, depuis leur émancipation, des éléments originaux. Les travaux du sociologue brésilien Gilbert Freyre le prouvent bien pour son pays. Certains ethnologues et sociologues pensent même qu'une nouvelle race, métissée, produit de la fusion des éléments indigènes, noirs et européens, se crée lentement au Brésil. Et il faudrait encore préciser l'apport, si important dans plus d'une région, de la Chine, du Japon, du Proche-Orient. L'Amérique est un énorme creuset où s'amalgament les éléments les plus divers. L'Europe est bien obligée de constater que son rôle, quant aux origines des populations américaines, n'a rien d'exclusif. »

A la suite de ces constatations, M. Babel analyse la nature des relations entre le Vieux et le Nouveau Monde. « Ces relations sont, estime-t-il, trop souvent dominées par des complexes d'infériorité. L'Amérique elle-même n'y échappe pas, lorsqu'elle considère l'apport exceptionnel de notre continent à la civilisation. Mais ce complexe est actuellement plus marqué de ce côté-ci de l'Atlantique. L'Europe se sent humiliée après les deux guerres qui l'ont déchirée et auxquelles elle n'a pu mettre fin — si elle y a mis fin — que grâce à l'intervention de l'Amérique. Elle songe aussi à l'aide matérielle que les Etats-Unis lui ont fournie et continuent à lui apporter.

» L'Europe s'inquiète aussi du déséquilibre économique du monde, de la puissance industrielle grandissante des Etats-Unis, de leur gigantesque civilisation technique. Elle craint, pour tout dire, le règne de ces technocrates pour qui l'efficacité l'emporte sur toute considération humaine. Elle sait bien que les salariés des Etats-Unis ont un niveau de vie rarement atteint en Europe. Posséder sa petite maison, sa voiture, son assurance sur la vie : c'est bien ! Mais ce n'est pas tout. Ces ouvriers, du fait de leur situation matérielle peut-être, se désintéressent trop souvent des problèmes humains et spirituels du travail qui constituent une des grandes préoccupations des milieux syndicaux du Vieux Monde...

» L'Europe et même l'Amérique latine reprochent souvent aux Etats-Unis de les submerger d'une basse littérature, d'une nourriture intellectuelle — ou qui se prétend telle — prédigérée, de films commerciaux, d'une mécanique sans âme. Nous avons raison de nous insurger, de nous défendre contre ce danger. Mais nous sommes souvent injustes lorsque nous croyons que c'est là le seul apport des Etats-Unis. Nous n'avons pas le droit d'ignorer leur vie spirituelle qui se développe en profondeur, leurs essais originaux qui participent au renouvellement de l'art et de la littérature. Pourquoi ne considérer que les travaux orientés vers la pratique et les techniques et ne pas voir les nombreux savants américains qui vouent leur vie à la recherche pure et désintéressée ? L'Europe méconnaît trop aussi les efforts de l'Amérique latine, ses luttes, ses réussites matérielles et spirituelles. Quels obstacles — pour ne retenir qu'un exemple — la peinture, la musique ou les films du Mexique et du Brésil n'ont-ils pas dû surmonter avant de trouver audience devant le Vieux Monde ?

» Mais les Américains, de leur côté, ont peine à comprendre l'Europe. Des progrès, certes, peuvent être enregistrés dans la connaissance qu'ils ont de notre continent. Les contacts créés par les guerres, le séjour prolongé de soldats sur notre sol, le tourisme, la mode même, mais aussi les échanges de savants, de professeurs, d'étudiants, ou la traduction d'œuvres caractéristiques de notre pensée, y ont largement contribué. Et aussi cette émigration européenne, due aux circonstances politiques récentes, qui a alimenté et parfois contribué à renouveler la vie intellectuelle du Nouveau Monde.

» Bien des Américains se plaisent même à relever que, contrairement à certaines apparences, l'influence de l'Europe sur le plan de l'esprit est en train de grandir. Et c'est là un symptôme réjouissant. Car trop d'entre eux ont considéré l'Europe comme un monde voué aux déchéances internes, à la décadence et peut-être à la mort... On a peine parfois, outre-Atlantique, à comprendre les difficultés de notre continent, la lourde hypothèque que son histoire fait peser sur lui — cette histoire qui est à la fois son tourment et sa grandeur. »

L'Amérique a cru trop longtemps que, dorénavant, le rôle de l'Europe dans le monde serait celui d'un musée et d'une bibliothèque « dans lesquels on pourrait puiser à pleines mains, mais qui n'auraient plus d'activité propre... »

« Ce rôle, l'Europe ne l'a jamais accepté, affirme M. Babel. Or, on commence, en Amérique, à s'aviser de l'erreur de jugement que l'on était en train de commettre. En réalité, le Vieux Monde, même politiquement et matériellement affaibli, est plus actif que jamais dans la vie de l'esprit. Il conserve toutes ses forces créatrices et continue son apport vivant à la civilisation contemporaine. C'est un penseur brésilien, Amoroso Lima, qui vient d'écrire cette phrase : « L'Europe, loin d'être un continent épuisé et fatigué, est un continent en plein renouvellement. » « On a peine aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, à comprendre l'inquiétude intellectuelle de l'Europe. On lui reproche ses recherches et ses discussions sans fin, que l'on qualifierait volontiers de byzantines. Le Vieux Monde apparaît un peu, aux yeux de certains Américains, comme Byzance discutant du sexe des anges au moment où l'ennemi était sous ses murailles. Et pourtant ce

désir d'approfondissement, cette inquiétude, sont les conditions mêmes de la vie de l'esprit. »

Ce sont là quelques aspects — « pris au hasard entre cent autres » — des incompréhensions et des malentendus qui opposent les deux mondes ou même, dans bien des cas, les Etats-Unis, d'une part, l'Europe et l'Amérique latine, de l'autre. Ces incompréhensions sont-elles fatales ? Ces malentendus sont-ils définitifs ? M. Babel répond « non » sans hésitation. « C'est, dit-il, le devoir des hommes de pensée comme des hommes d'action d'éliminer les conflits qui séparent les deux mondes, de renforcer les liens qui les unissent... Les échanges intellectuels doivent s'établir en un double courant à travers l'Atlantique, chaque continent apportant à l'autre ce qu'il a de meilleur, de plus valable. Souvent, cette transplantation sera féconde : les semences qui changent de terroir acquièrent une vitalité nouvelle... Nous savons bien que ces interférences comportent le risque d'une terrible uniformisation, déjà sensible dans plus d'un domaine — celui de l'architecture en particulier. Quelles différences y a-t-il entre certains quartiers de Montréal, de New York, de Rio de Janeiro, et de récentes reconstructions dans des villes européennes dévastées par la guerre, Francfort ou Berlin, par exemple ? Ce danger doit être pris au sérieux ; il peut être d'ailleurs éliminé.

» Quoi qu'aient pu dire certains alarmistes, ajoute le conférencier, les civilisations des deux rivages de l'Atlantique ne sont pas antithétiques, mais bien complémentaires. Elles se développent dans le même climat intellectuel, conditionné par le christianisme qui, dans ses deux confessions, a façonné, avec l'apport gréco-romain, la civilisation occidentale. Et cet élément reste toujours vivant, même pour ceux qui sont détachés de toute religion. »

### Le Vieux Monde :

*" Vous donnez à la technique la priorité sur l'humain ! "*

### Le Nouveau Monde :

*" L'ennemi est sous vos murailles, ne discutez pas du sexe des anges ! "*



# NOS ANCÊTRES AUX PRISES AVEC LES TACHES ... avant le nettoyage à sec

par Anna Sommer Lenn

Dessins de Ulrich

copyright " Courrier de l'Unesco "



**L**ES histoires de pages moyenâgeux en pourpoint bleu et blanc, évoquent peut-être en vous des visions de manoirs, de croisades et de pâles châtelaines au hennin pointu. Les satins bigarrés, les somptueux brocarts de la Renaissance vous rappellent sans doute Léonard, Laurent le Magnifique, les sinistres Borgia. Et n'est-ce pas aux révolutions que vous songez en rêvant aux muscadins poudrés, aux belles en taffetas bleu ciel ou en velours vert pomme ?

Pas moi. En ménagère pratique — quand on est châtelaine d'une maison de sept pièces et responsable d'une famille de quatre personnes, il faut se résigner à être une ménagère pratique ou une souillon — ce sont d'autres spectacles que j'évoque : ces taches de venaison sur un pourpoint de chevalier, ces gouttes de sauce tombées d'un faisan rôti sur le corsage d'une Médicis, ou encore, ô horreur, ces traces brunâtres de chocolat, le nouveau breuvage à la mode, sur un gilet Louis XV ou sur une robe à paniers. Je vois des traînes de velours ou de taffetas froufroutant sur des parquets sales, sur les os gras du dernier festin ; je vois les Vénitiennes du XV<sup>e</sup> siècle fouler de leurs souliers de satin bleu le pavé visqueux ; je vois les culottes champagne des cavaliers souillées par le cuir de la selle. Seigneur ! comment faisait-on avant l'invention du nettoyage à sec ?

Evidemment, on était moins délicat qu'aujourd'hui ; l'abondance des parfums masquait l'odeur de corps mal lavés ; les égouts étaient à ciel ouvert ; les cabinets d'aisance n'étaient que des trous fétides. On peut concevoir que les seigneurs de ce temps-là aient négligé leur linge, que personne ne voyait ; mais peut-on imaginer la célèbre duchesse Isabelle d'Este portant au bal une robe tachée, ou sir Walter Raleigh jetant son manteau aux orties dès qu'il était sale ?

(Suite au verso)

Les vêtements coûtaient cher, même pour les riches. Jusqu'en 1787, tout le tissage se faisait à la main. Il fallait des semaines, parfois des mois de travail pour confectionner un vêtement de qualité.

Lucrèce Borgia eut une robe de 15 000 ducats. Les gentilshommes de Charles IX portaient des bas valant 60 ou 100 livres la paire. On ne jetait pas ses vêtements comme nous jetons nos serviettes en papier; au contraire, les robes et les manteaux de fête se transmettaient souvent des parents aux enfants.

Il devait donc y avoir un moyen d'effacer les taches visibles qui déparaient les vêtements. Lequel? La question ne semble pas avoir préoccupé les historiens du costume, des arts décoratifs, des modes, des mœurs ou des arts domestiques, non plus que les auteurs d'almanachs ou de livres pour chercheurs et curieux.

Est-ce que vous voyez d'autres sources d'information possibles? Pour ma part, j'ai lu des douzaines de livres sans découvrir le mot de l'énigme. Les encyclopédies fournissent bien quelques indications, mais seulement après qu'on en a découvert la piste; on ne trouve dans leurs index aucune mention aussi précise que: « Taches et souillures — anciens procédés pour le nettoyage des » ou « Nettoyage des vêtements — histoire du ».

J'ai interrogé la responsable de la section des arts décoratifs d'un grand et célèbre musée connu pour ses collections de costumes anciens. Elle m'a avoué que la question ne l'avait jamais empêchée de dormir, et qu'elle ne pouvait me renseigner. J'ai interrogé des teinturiers. Quelques-uns d'entre eux savaient que leur art ne remontait pas au-delà de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mais c'est tout ce qu'ils pouvaient dire. J'ai écrit au National Institute of Dry Cleaning (Institut National du nettoyage à sec) à Silver Springs, Maryland. « Voilà des années que nous cherchons une réponse à vos questions », me répondit l'Institut, « mais nous avons trouvé très peu de chose. Voyez les vieux livres de recettes ménagères; on y trouve parfois quelques indications. »

### Quand la toge n° 2 de César était sale ...

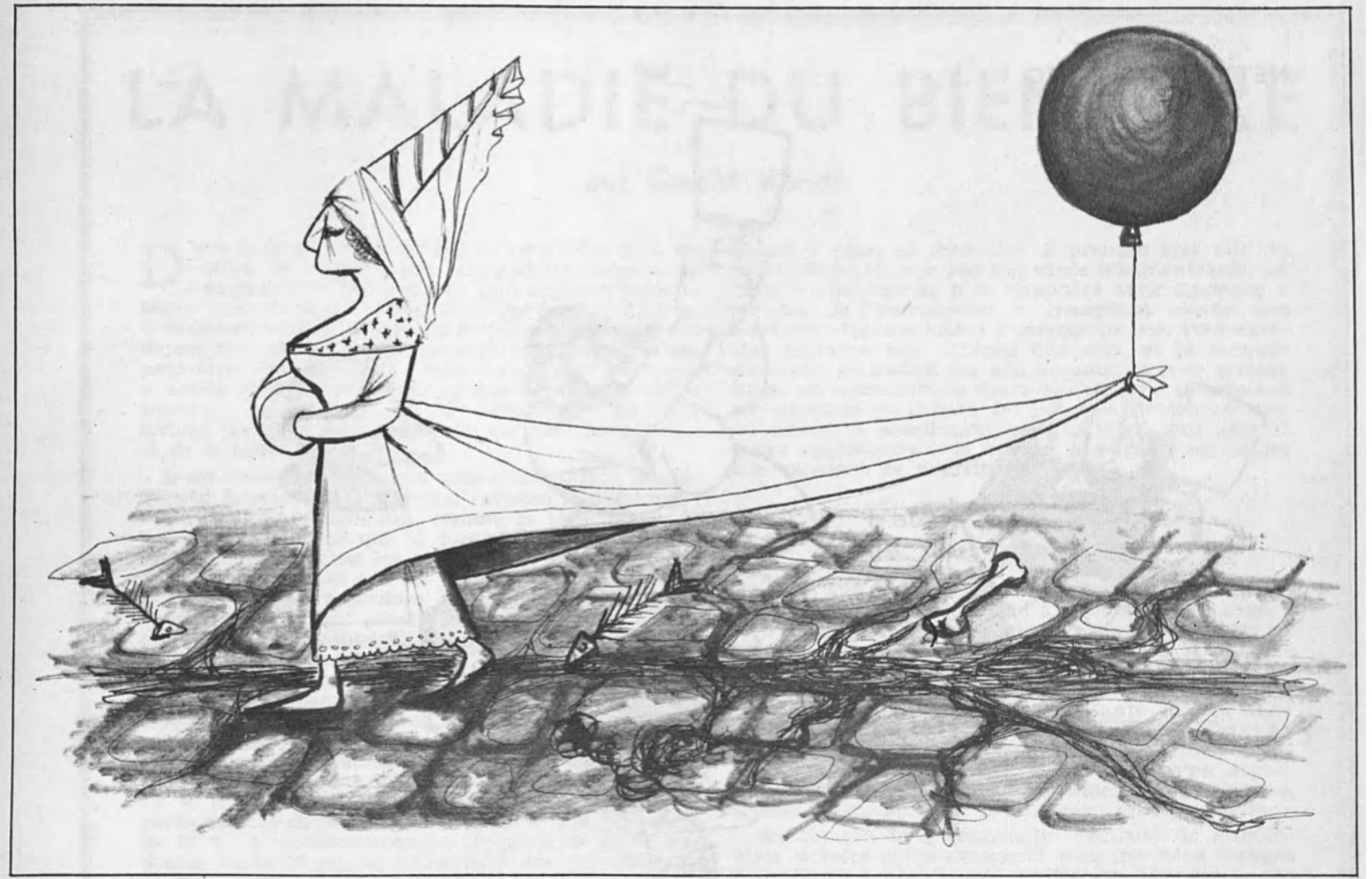
J E fis mes premières découvertes dans ces volumes où l'on trouve des recettes de gâteau commençant pas « Prenez une douzaine d'œufs... » et des conseils sur la façon de teindre le châle mérinos de grand-mère: le Livre des 3 000 recettes pratiques (1840-1850) de Wright, le Nettoyeur Pratique (1852) de Thomas Love, le Manuel des Sciences ménagères (1866) de Youman.

Puis je m'adressai à la Bibliothèque Sutro de San Francisco qui possède une remarquable collection de livres et documents généalogiques. C'était la première fois que l'on posait à la bibliothèque une question de ce genre; les bibliothécaires se mirent en chasse, tels des chiens lancés sur une piste. L'un de ces limiers découvrit l'existence d'un recueil de « Recettes utiles approuvées des teinturiers pour enlever taches et macules. Mis du hollandais en langue anglaise par L. Mascal, 1583 ».

J'eus bientôt une liste des détergents employés à toutes les époques, depuis le temps des Pharaons jusqu'à l'ère victorienne; on aurait cru une liste d'ingrédients pour la préparation d'un brouet de sorcière: si les yeux de salamandre et les doigts de grenouille n'y figuraient pas, on y trouvait en revanche le fiel de bœuf, la saponaire, les os creux, l'urine décomposée, la fiente de porc, les crottes de mouton, les jaunes d'œufs, le lait bouillant, l'eau de source, le son chaud mêlé de salpêtre, la terre à foulon, la vaccaire, la gomme arabique, le miel, la sciure de bois, le bois de panama, la potasse, la cendre, la farine de haricot, le blanc de Paris, la levure de cervoise et la glu. Nos ancêtres se servaient de tous ces produits pour enlever les taches, adoucir l'eau et dissoudre la crasse.

Quand la femme de César pensait que la





toge numéro deux de son seigneur et maître, en laine jaune tissée, était trop sale pour qu'il pût la porter ce jour-là au forum, elle l'envoyait aux foulons, les précurseurs de nos teinturiers. Ceux-ci la pressaient sous leurs pieds dans des cuves dont l'eau était additionnée d'alcali. L'alcali le moins cher et le plus commun était l'urine humaine ou animale décomposée, qui produisait une mousse sur les lainages sales. L'urine tenait une place si importante dans la vie des Romains, en particulier pour le nettoyage des tissus de laine que tout le monde portait alors, qu'on trouvait à presque tous les coins de rue des récipients pour la recueillir. Ce détersif plutôt répugnant a été employé tout au long des siècles et on en trouve encore mention dans des ouvrages anglais de 1799.

La terre à foulon, dont il existe de nombreuses variétés, doit son nom aux foulons qui employaient des argiles pulvérulentes pour absorber la graisse et la poussière des vêtements. Pline recommande de nettoyer les vêtements avec la terre à foulon de Sardaigne. Les Grecs préféraient les terres de Cimolos, de Selinos et de Chios. Dans l'antiquité, après nettoyage, les vêtements étaient souvent brossés et cardés avec une peau de hérisson ou des chardons qui rebroussaient le poil de la laine.

Aux temps bibliques, les foulons de Jérusalem disposaient d'un champ au-delà du mur oriental de la ville ; ils y étendaient les vêtements pour les faire sécher après les avoir lavés dans des cuves de cuivre.

Pendant des siècles, l'Angleterre fut le plus grand fournisseur mondial de terre à foulon qu'elle tirait de ses terrains crayeux. Quand la cape damassée d'Henry VIII était encrassée à la suite de ses exploits gastronomiques, une des servantes du Palais frot-

taient les taches avec de la terre à foulon.

Plusieurs siècles avant l'invention des machines à laver la vaisselle et à laver les vêtements, les anciens connaissaient le secret des détersifs sans savon. Dans tous les pays, depuis l'Égypte de Ramsès jusqu'à la terre des Incas, de la Chine à la France, on trouvait des plantes de la famille de la « saponaire ». Les racines, l'écorce ou les fruits de ces plantes sécrètent un liquide mucilagineux qui mousse au contact de l'eau. Ces détersifs naturels permettaient de laver les soies les plus délicates sans endommager le tissu ni faire déteindre les couleurs. L'Égypte connaissait une racine saponaire (*gypsophyllia struthium*) ; l'Espagne avait ce qu'on appelle la saponaire d'Espagne, la Chine des baies saponacées que le menu peuple emploie encore aujourd'hui pour la lessive ; aux Antilles, on utilisait l'écorce du noyer blanc ou bois de Panama. Les Indiens du Mexique se servaient d'une racine que l'on trouve, de nos jours encore, en Californie et au Colorado. En Europe, la saponaire ou herbe à foulon était le genre de saponine le plus connu.

### ...Puis, frappez fort avec un battoir

**L**a saponaire (*saponaria officinalis*) est une herbe qui pousse à l'état sauvage dans les fossés, dans les buissons et le long des cours d'eau de tous les pays d'Europe. Dès le Moyen Âge, les « bonnes femmes » employaient les feuilles et les racines de saponaire pour détacher les lainages, les tissus de lin et de coton. Dans les manoirs, ces produits servaient à détacher les soies et les

velours qui arrivaient souillés par le voyage d'Orient.

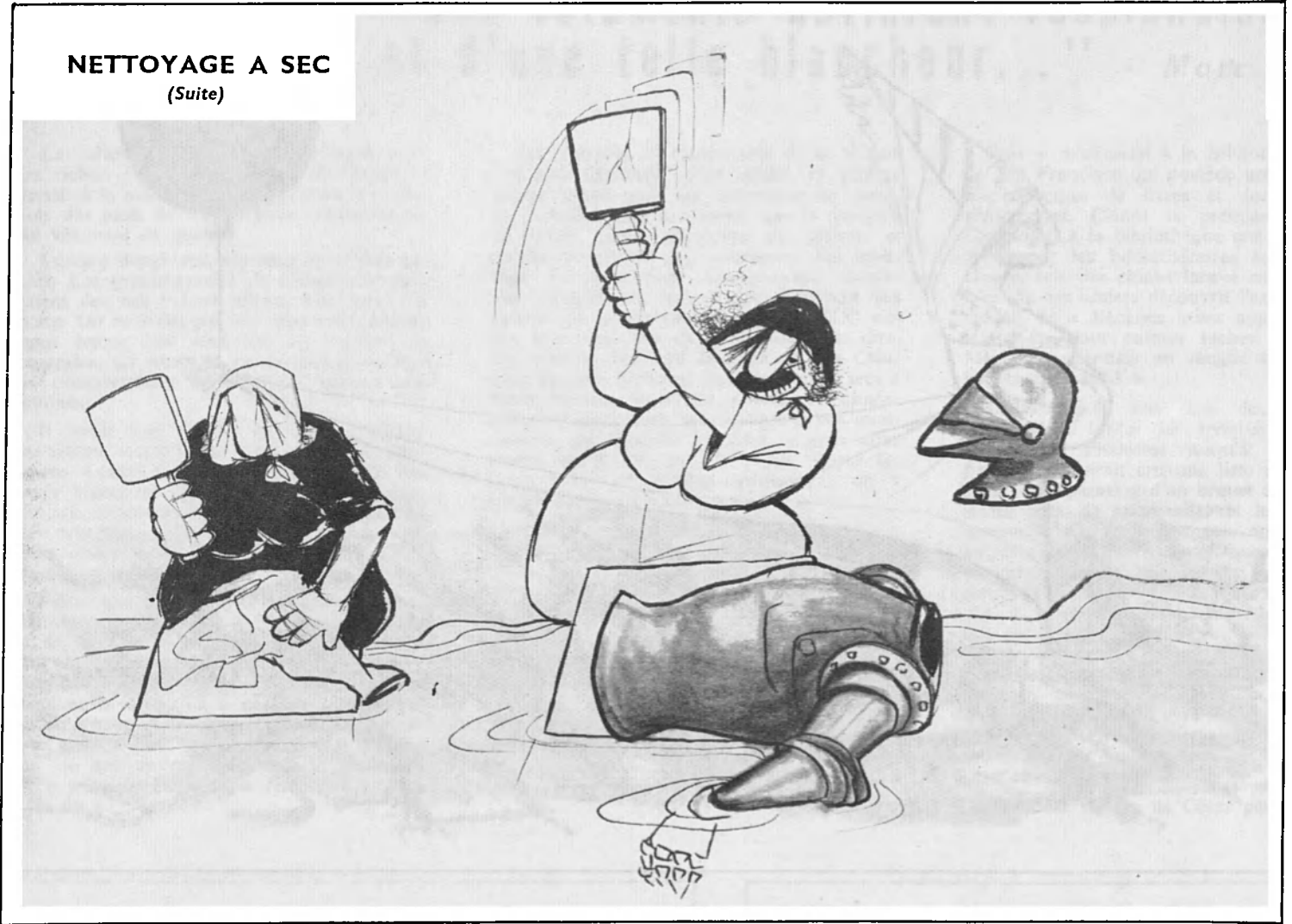
Quand les vêtements devinrent plus compliqués de coupe et de forme, plus chargés d'ornements, les ménagères trouvèrent avantage à les découdre entièrement avant de les plonger dans la mousse de saponaire. On nettoyait alors séparément chaque partie du vêtement et on l'épinglait soigneusement sur des planches à sécher pour éviter autant que possible qu'il ne se déformât ou se rétrécît. Pour qu'il sèche plus vite, on le frottait avec des chiffons de coton, ou on l'étendait dans une chambre chaude ; après quoi on le recousait à la main. (La machine à coudre ne fit son apparition qu'en 1841 !).

Au temps de Chaucer, par exemple, pour enlever la poussière et la boue qui souillaient les vêtements des cavaliers, on commençait par laisser sécher le vêtement sur des cordes à linge, comme il en a existé de tout temps ; puis on le battait vigoureusement avec une baguette lisse (que l'on appelait en Anglais « beetle », comme le battoir que les femmes du Moyen Âge employaient pour laver leur linge au bord des rivières). Ensuite, la ménagère traitait les vêtements avec le détersif de son choix — saponaire, urine ou peut-être salpêtre. L'emploi du salpêtre (ou nitre) comme détersif est déjà mentionné dans Pline et dans l'Ancien Testament : « Quand tu te laveras avec du nitre, quand tu emploierais beaucoup de potasse, ton iniquité resterait marquée devant moi. » (Jérémie 2.22.)

On avait également recours, contre la saleté, au fiel de bœuf, c'est-à-dire à la bile de bœuf additionnée d'eau bouillante. Ce produit était censé donner de bons résultats avec les taches de graisse, en par-

Suite  
au  
verso

## NETTOYAGE A SEC (Suite)



ticulier celles que le moyeu des roues faisait souvent sur les vêtements des voyageurs, depuis la vogue du coche et du carrosse. Les vêtements étaient épongés avec une solution de fiel de bœuf, puis rincés à l'eau de source. On les enduisait ensuite de glu étendue d'eau, et on les faisait sécher devant le feu. La glu étendue d'eau jouait sans doute le rôle d'amidon ou d'apprêt, et donnait « de la main » au tissu. Le miel, la gomme arabique semblent avoir servi aux mêmes fins.

Une fois les taches enlevées au moyen d'une solution de fiel de bœuf, on répandait sur le tissu du sable fin qu'on faisait pénétrer en le battant, puis on brossait énergiquement. On passait ensuite sur le tissu une brosse douce imprégnée de deux ou trois gouttes d'huile d'olive, pour lui rendre son lustre.

Autre recette approuvée pour les lainages sales : la sciure de bois délayée dans de l'eau légèrement additionnée de gomme arabique. La sciure de bois faisait fonction de détergent, et la gomme arabique d'apprêt. On séchait à l'ombre et on brossait dans le sens du poil.

Le son chauffé servit longtemps à nettoyer les peaux de bêtes : on le faisait pénétrer dans la fourrure en frottant ou en brossant et les particules chauffées absorbaient la graisse. La fiente de porc tiède, et la crotte de mouton encore fraîche, furent très appréciées comme détachants jusqu'au XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècle, et même au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Du haut Moyen Age jusqu'à l'ère victorienne, les ménagères avaient coutume de « couler la lessive ». Ce procédé était

connu en anglais sous le nom de « bucking », terme médiéval venant, soit du nom du hêtre (beech), dont l'écorce produisait une cendre ou potasse employée pour la lessive, soit du mot « bouken », apparenté au saxon « bueken », qui signifie tremper, couler ou faire bouillir dans la potasse ou l'eau de lessive. Les vêtements étaient ensuite rincés, trempés à nouveau puis étendus à plat et blanchis au soleil.

### Degré de civilisation : consommation de savon

**P**LINE, qui sait tout, nous renseigne sur l'origine du savon (Sapo). Le savon aurait été inventé par les Gaulois et son usage enseigné aux Romains par des tribus gauloises et germaniques qui avaient pénétré en Italie. C'était alors une préparation adoucissante obtenue en faisant bouillir dans de la graisse de chèvre, des cendres de bois caustiques ou de la potasse (dans le mot anglais potash, la première syllabe désigne le pot de fer dans lequel on traitait la cendre, ou ash). Pline ignore évidemment que les Phéniciens, les Egyptiens et d'autres peuples bibliques connaissaient diverses espèces de savon. Le savon de l'Ancien Testament était une substance grossière que les foulons fabriquaient à partir d'alcalis végétaux ; les Egyptiens mélangeaient le trona — la soude du pays, corps voisin du borax de Californie — avec des huiles végétales ou du suif.

Néanmoins, jusqu'au Moyen Age, le savon resta un luxe. L'aristocratie l'employait en petite quantité comme produit

de beauté (au temps de Pline, il servait surtout de pommade pour les cheveux) ou comme médicament. C'est seulement au XVI<sup>e</sup> siècle que l'usage du savon pour les soins de propreté et le nettoyage commença à se répandre. On avait découvert le moyen de le durcir en y ajoutant du sel. Pendant plusieurs siècles, on le fabriquait en boules, et non pas comme aujourd'hui en pains plats ; jusqu'à une époque assez récente, il répandait une très forte odeur animale. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le savon se fabriquait à la maison. Toutefois, on évitait de laver au savon, ainsi que de « couler », les soies, les brocarts, les taffetas, les velours et les tissus damassés. Mais peu après 1800, les découvertes de savants comme Michael Faraday en Angleterre et Karl Reichenbach en Allemagne, sonnèrent le glas de la saponaire, de la fiente de porc, de la terre à foulons, de l'urine, du fiel de bœuf et autres ingrédients de ce genre.

Leurs expériences sur le goudron de houille (Faraday) et le pétrole (Reichenbach) ouvrirent l'ère du nettoyage à sec. On raconte que le nettoyage à sec fut découvert le jour où une femme de chambre maladroitement renversa une lampe à térébenthine sur une nappe qui retrouva miraculeusement une propreté éclatante. Le premier établissement de « nettoyage à sec » fut ouvert dans une ville de France par un certain M. Jolly Belin.

Au bout de peu de temps, cette découverte allait démentir le célèbre aphorisme de Liebig, pour qui le degré de civilisation d'un peuple se mesurait à sa consommation de savon. Aujourd'hui, il se mesure à la place que tient chez lui le nettoyage à sec.

# LA MALADIE DU BIEN-ÊTRE

par Gerald Wendt

DANS la mesure où le niveau de vie s'élève dans un pays, le nombre des occupations sédentaires augmente et beaucoup de gens aspirent à l'opulence des formes, signe classique du bien-être. « Bouboule », le petit homme jovial et rondlet, jouit depuis toujours d'une grande popularité. Moins aimés peut-être, le potentat bedonnant, le politicien « arrivé », la brave paysanne aux formes arrondies suscitent pourtant envie ou admiration. Ils sont comme un symbole vivant de la richesse, du succès... et de la santé.

Il est incontestable que la sous-alimentation, conséquence directe de la pauvreté, favorise le développement de graves maladies, comme la tuberculose. Il est non moins vrai que la tuberculose est cinq fois moins fréquente chez les « gros » que parmi les gens de poids normal, et que les suicides y sont beaucoup plus rares. Mais regardons le revers de la médaille. L'obésité est un lent suicide. On sait, en effet, que la mortalité est beaucoup plus élevée chez les personnes « fortes » que parmi les autres. Le diabète est quatre fois plus fréquent chez les obèses, et les cas mortels de néphrite, d'hémorragie cérébrale et de crises cardiaques sont deux fois plus fréquents parmi eux que parmi les personnes de poids normal. Aux Etats-Unis, les scrupuleuses statistiques des compagnies d'assurances montrent que le taux de mortalité s'élève de 20 % chez les personnes qui dépassent de 10 % le poids normal et de 40 % chez celles qui le dépassent de 20 %. A un accroissement de poids de 25 % au-dessus de la moyenne, correspond une élévation du taux de mortalité d'environ 75 %.

On a calculé ainsi que sur dix personnes maigres, huit atteindront l'âge de soixante ans, cinq atteindront soixante-dix ans et trois passeront le cap des quatre-vingts. Par contre, sur dix personnes obèses de trente ans, six atteindront soixante ans, trois seulement les soixante-dix, et une seule a des chances de vivre quatre-vingts ans.

Quelle est la cause de l'obésité ? La réponse est simple : l'excès de nourriture.

## En passant du froid au chaud on engraisse

QU'EST-CE que « trop manger » ? C'est tout simplement absorber une quantité de combustible supérieure à celle que le corps peut transformer en énergie. Inévitablement, la nourriture excédentaire s'accumule sous forme de graisse et, une fois cet excédent avalé, le corps n'a plus aucun moyen de le rejeter. Si l'on veut éviter l'obésité, c'est *avant* qu'il faut y penser et pas *après*. Il n'y a qu'une façon de la combattre : être raisonnable. Il s'agit tout d'abord de déterminer la quantité de nourriture nécessaire et suffisante. Or, cette quantité varie suivant les individus, chacun dépensant une somme d'énergie différente. L'obésité est plus fréquente dans les pays chauds que dans les pays froids où une grande partie de la nourriture est utilisée au seul maintien de la température normale du corps. Au Moyen Age, en Europe, on faisait d'énormes repas parce que les maisons n'étaient pas chauffées. Partout, il convient de prendre des repas plus légers en été qu'en hiver. En passant d'un pays froid à un pays chaud on risque d'engraisser si on ne réduit pas son régime.

Le travail fourni est un facteur plus important encore. Un dur labeur physique entraîne une grande dépense d'énergie dont la nourriture est la seule source. Un manoeuvre ou un ouvrier agricole peut, sans risque de grossir, consommer deux ou trois fois plus de nourriture qu'un employé de bureau. Mais

quand il cesse de travailler, il prendra très vite du poids s'il ne change pas son mode d'alimentation. La femme d'un ouvrier bien rémunéré aura tendance à prendre de l'embonpoint si, mangeant comme son mari, elle dépense moins d'énergie que lui. Tout exercice entraîne une dépense d'énergie, et le manque d'exercice se traduit par une accumulation de graisse. Aussi, un jeune athlète devra-t-il veiller à réduire son alimentation en dehors des périodes d'entraînement. De même, le sédentaire qui jouit d'un gros appétit devra s'astreindre à la culture physique pour brûler son excédent de nourriture.

## L'obèse monte 50 kg de plus par étage

DANS une certaine mesure, cet équilibre nourriture-dépense d'énergie tend à s'établir automatiquement, car l'obèse dépense plus d'énergie qu'un autre pour se mouvoir. Un homme de cent kilos fournit deux fois plus d'efforts pour monter un étage qu'un garçon qui en pèse cinquante. Mais cette compensation automatique n'est pas suffisante et, en règle générale, mieux vaut pratiquer un exercice agréable que de traîner le lourd boulet du forçat. Il n'y a pas d'exercice plus déplaisant. Et ce n'est qu'un aspect de la rançon qui échoit aux gloutons : leur cœur est soumis à rude épreuve, la crise cardiaque les guette.

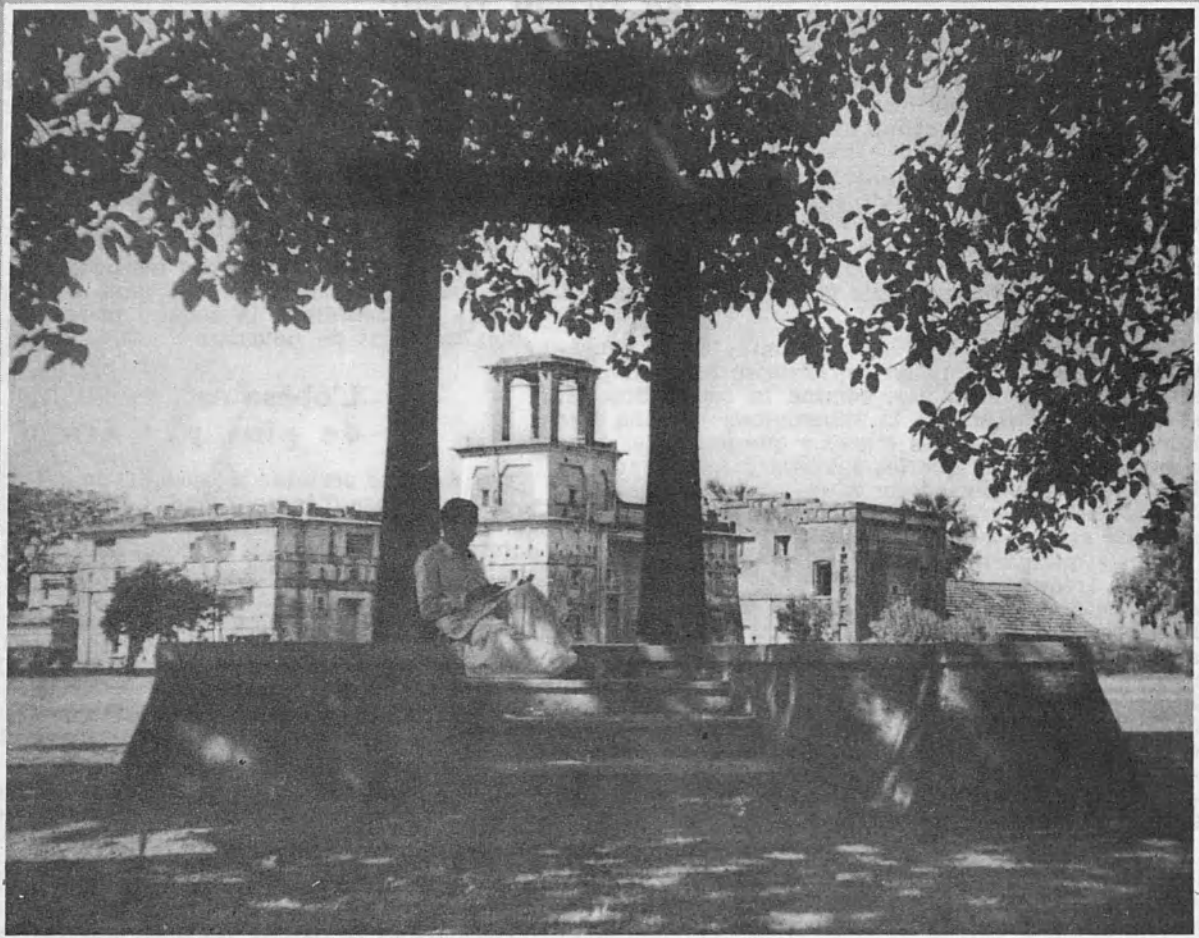
En somme, tout dépend de l'activité de chacun. Mais si votre poids augmente, c'est que vous mangez trop. Il n'y a pas d'autre explication. Prenons le cas limite de la femme enceinte. Elle est souvent persuadée qu'il lui faut « manger pour deux ». Or, s'il est vrai qu'elle doit nourrir le petit être qu'elle porte en elle, il est vrai également que, dans la plupart des cas, l'activité de la femme enceinte diminue sensiblement. Elle grossira donc plus qu'elle ne devrait, et là encore, il s'agit exclusivement d'un excédent de nourriture.

Mais enfin, pourquoi mange-t-on trop ? Par gourmandise ? Parce qu'on a trop bon appétit ? Il semble que, bien souvent, nous mangeons trop parce que nous continuons d'avoir de l'appétit alors que notre corps a cessé d'avoir faim. Le docteur Jean Mayer, spécialiste de l'École de santé publique de l'université de Harvard et fils du grand physiologue français, a consacré l'an dernier à ce problème une série d'études publiées par la revue américaine « Atlantic Monthly ». Il a découvert que cet appétit excessif est parfois héréditaire. Il donne pour exemple certaines races de porcs que l'on engraisse facilement parce qu'ils ne parviennent jamais à assouvir leur appétit.

Parfois encore cette anomalie résulte d'un accident : l'ablation de deux petits centres nerveux du cerveau de certains animaux produit chez eux un appétit démesuré. Chez les souris certaines tumeurs de l'hypophyse entraînent très rapidement l'apparition de l'obésité. Chez les humains, la cause est plus souvent psychologique que physique. La perte subite d'un état de sécurité ou, au contraire, l'élimination d'une angoisse, peuvent se traduire par des excès alimentaires ou par la fin de tels excès. Certains névropathes trouvent dans la nourriture l'apaisement que d'autres cherchent dans l'alcool. Grignoter des bonbons toute la journée révèle souvent la présence d'un état de tension nerveuse.

Sans doute ce déséquilibre est-il essentiellement d'origine sociale. L'existence de denrées abondantes et variées, après de longues années de privations, constitue une tentation parfois irrésistible, surtout quand cette abondance retrouvée s'offre à nos yeux sous les formes alléchantes de la publicité commerciale richement illustrée. Mais les savants sont formels : l'obésité est une grave « maladie de civilisation ».

# SANTINIKETAN



“séjour de paix”

par Guy Wint

**D**EPUIS une centaine d'années, en se dotant d'un système d'enseignement moderne, l'Inde a pris comme modèle les universités occidentales et surtout les nouvelles universités britanniques. Les établissements d'enseignement de ce genre se sont multipliés et il continue à s'en créer d'autres. Quoique des spécialistes de l'éducation aient souligné leurs défauts évidents, ces universités ont bien servi le pays : Elles ont formé les dirigeants politiques qui ont conquis la liberté de l'Inde, les hauts fonctionnaires qui l'administrent selon des méthodes modernes, et certains des hommes d'affaires qui sont en train de transformer sa vie économique.

Pendant cette même période, il s'est également créé en Inde une institution universitaire toute différente et remarquable par son caractère spécifiquement indien, bien qu'elle fasse aussi des emprunts à l'Occident. C'est « Visva-Bharati », plus familièrement connue sous le nom de « Santiniketan », c'est-à-dire « séjour de paix ».

Cet établissement, situé à peu de distance de Calcutta, a été fondé par les Tagore, prestigieuse famille de grands marchands du Bengale, chez qui, pendant plus d'un siècle, l'opulence est allée de pair avec les talents artistiques et intellectuels. L'école de Santiniketan, qui devait donner naissance à l'université actuelle, fut créée en 1863 par le père du poète Rabindranath Tagore ; mais c'est ce dernier qui lui imprima son caractère propre.

Par sa nature même, Santiniketan s'oppose aux universités indiennes de type orthodoxe ; elle constitue une vivante protestation contre leurs dimensions, leur absence de vie spirituelle, la laideur de beaucoup de leurs bâtiments, l'abandon progressif de l'ancienne et si précieuse tradition indienne qui établissait entre l'élève et le maître des liens d'amitié personnelle. Rabindranath Tagore considérait l'éducation comme un art ; il pensait aussi que les meilleurs auxiliaires de l'éducation sont l'art et la religion telle qu'elle est conçue par le poète et par l'artiste. Dans un texte célèbre, il a défini comme suit l'idéal dont s'inspire Santiniketan :

« L'éducation la plus élevée est celle qui ne se borne pas à nous inculquer des connaissances, mais qui met notre vie en harmonie avec toute existence... Accédons à cette vie qui triomphe de la mort et de toutes les circonstances extérieures ; trouvons notre Dieu et vivons pour cette vérité suprême qui nous délivre des liens de la matière et nous donne la richesse, fondée non sur les biens terrestres mais sur la lumière intérieure, non sur la puissance mais sur l'amour. »

A Santiniketan, on pouvait étudier toutes les matières enseignées dans les universités de type occidental — mais selon des méthodes indiennes, ou du moins considérées comme telles par Rabindranath Tagore. Au lieu de se

preoccuper surtout des cours et des examens, on s'y attachait principalement à établir des rapports personnels entre maîtres et élèves. On cultivait l'imagination aussi bien que l'esprit critique. De plus, l'enseignement portait sur de nombreux sujets qui n'étaient pas inscrits au programme des universités de type occidental : danse et musique indiennes, poésie indienne contemporaine, etc. On pensait ainsi former des personnalités plus équilibrées. Les étudiants de Santiniketan avaient l'impression de rester en contact avec la tradition indienne — une tradition non pas sclérosée, mais vivante et en plein développement — et ils ne souffraient pas du même sentiment d'expatriation culturelle que les diplômés d'Allahabad, de Madras ou de Bombay.



**E**n lisant les écrits de Tagore sur l'éducation, il est impossible de ne pas penser à Platon ; et lorsqu'on se promène à Santiniketan, on peut aisément se croire revenu dans l'Athènes du siècle de Périclès. On retrouve à Santiniketan le même mélange d'humanisme et de théisme que chez Platon et son double culte de la beauté et de la lucidité d'esprit. Le visiteur emporte surtout une impression d'élégance, tant spirituelle que matérielle, et de simplicité, — le souvenir d'activités conduites avec grâce et bienséance, dans une atmosphère détendue, et d'un grand déploiement de jeunesse — mais d'une jeunesse qui n'a rien de gauche ou de brutal.

Certains trouvent naturellement qu'une telle institution est un luxe dans l'Inde contemporaine, laborieuse et terre à terre, où la nécessité d'opérer des réformes sociales et économiques crée tant de problèmes urgents. Il fut un temps où de telles critiques étaient peut-être, en partie, justifiées ; et Gandhi lui-même tendait à partager ces doutes. Mais Santiniketan a évolué et s'est montrée capable de s'adapter aux circonstances. C'est là un signe de force. Rabindranath Tagore, qui y résida en permanence pendant les dernières années de sa vie — et qui constituait alors, par la noblesse de ses traits, de ses vêtements, de ses gestes et de ses paroles, un des spectacles les plus frappants que l'Inde pouvait offrir, — mourut pendant la guerre.

Peu de temps après que l'Inde eut accédé à l'indépendance, Santiniketan fut réorganisée et devint une université de plein exercice, dotée d'un statut légal, avec un programme très élargi, visant à répondre aux besoins de l'Inde nouvelle. Cependant, elle n'est certainement pas devenue une université « comme les autres » ; elle a gardé son autonomie, ses traditions, son esprit et ses habitudes particulières, et elle continue à mettre l'accent sur les rapports personnels et vivants entre maîtres et élèves et sur la création d'une vie collective harmonieuse.

Aujourd'hui, Santiniketan est à la fois une école, une université, une institution de recherche et un centre international. L'école est mixte ; garçons et filles logent dans

des pavillons distincts mais se trouvent réunis en classe, aux repas et sur les terrains de jeux.

A l'université, il est possible d'étudier presque toutes les disciplines ordinairement enseignées dans ce genre d'établissement, mais conformément à une tradition établie par Rabindranath Tagore, les jeunes gens sont encouragés à combiner ce qu'on appelle les « études qui apportent de la lumière », c'est-à-dire celles qui ont un caractère purement culturel, et les « études qui portent des fruits », c'est-à-dire celles qui ont une utilité pratique. Ces dernières occupent une place prédominante dans le programme de recherches de l'institution.

Au centre voisin de Sriniketan ont été conduits certains des travaux les plus intéressants dont la sociologie paysanne et les méthodes de l'éducation rurale ont fait l'objet dans l'Inde moderne. Le jeune homme ou la jeune fille qui passe une partie de son temps à l'école supérieure de musique et de danse est invité, au moment voulu, à se rendre à Sriniketan pour y étudier la vie des humbles travailleurs de son pays.

En raison de sa réputation internationale, Santiniketan a attiré de nombreux spécialistes étrangers, si bien qu'elle est devenue l'un des lieux les plus cosmopolites de l'Asie. Cette situation se reflète dans les périodiques et les autres publications qu'elle fait paraître.

Qu'est-ce que Santiniketan peut apporter à l'Inde et au monde dans les années à venir ? On peut penser qu'elle ne saurait rien faire de plus utile que de rester fidèle à ses principes, et de continuer en particulier à affirmer qu'il doit y avoir entre étudiants et professeurs des rapports, non de subordination, mais d'amitié, fondés sur un dévouement commun à leur idéal.

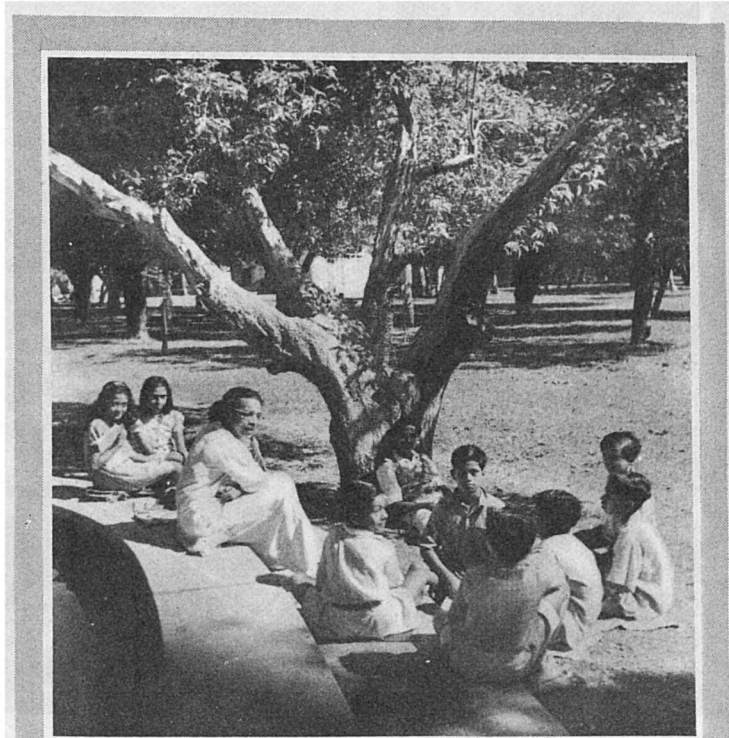
Si Santiniketan se maintient dans cette voie, elle rendra de précieux services. Mais aucune institution saine ne reste immuable : Santiniketan doit nécessairement évoluer et se développer. A l'heure actuelle, l'une de ses expériences les plus intéressantes porte sur la formation des instituteurs ruraux. Cette innovation

qui aurait rempli d'aise l'ami de Rabindranath Tagore, le Mahatma Gandhi, produira sans doute des résultats dont on entendra parler à l'avenir.



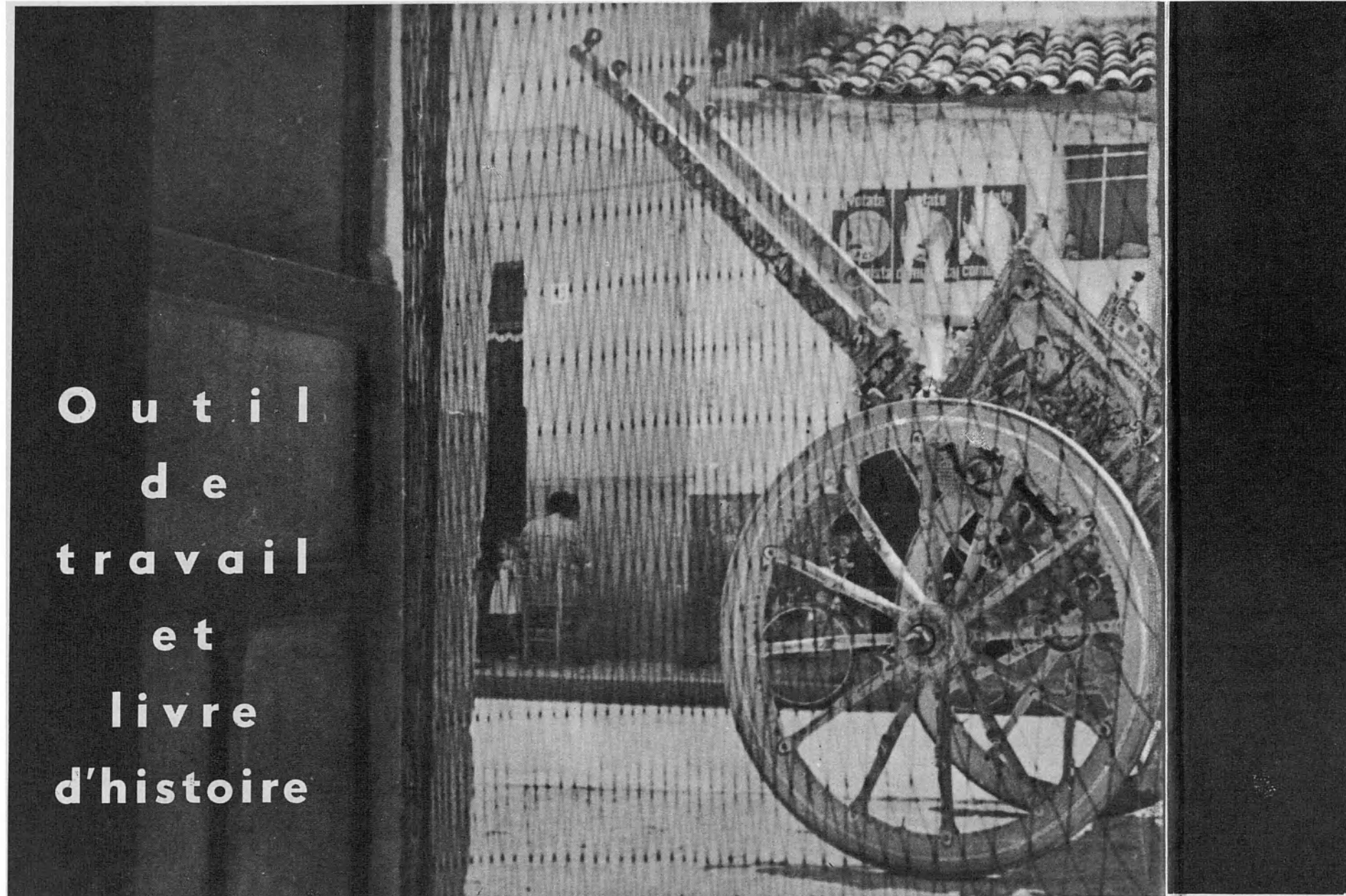
**A**u milieu des bouleversements qui marquent l'histoire du monde au xx<sup>e</sup> siècle, Santiniketan est restée fidèle à son nom : c'est un « séjour de paix ». Son chancelier, Jawaharlal Nehru, a proclamé que le gouvernement indien ferait tout son possible pour lui permettre de vivre et de s'épanouir conformément à sa nature propre : « Je pense souvent à Santiniketan, a-t-il récemment déclaré, et j'estime qu'assurer la prospérité de cette institution est un devoir national, qui nous a été confié à tous par Rabindranath Tagore. »

Les érudits étrangers partagent le sentiment de M. Nehru, et certains peuvent être tentés d'ajouter que la prospérité de Santiniketan est devenue maintenant une responsabilité mondiale, qu'ils sont fiers d'assumer.



Photos Université Santiniketan

**VIE COLLECTIVE HARMONIEUSE.** — Depuis quelques années Santiniketan, institution d'enseignement traditionnel de l'Inde, est devenue une université de plein exercice, avec un programme très élargi. Cependant, elle a gardé son autonomie, ses méthodes particulières. Elle continue, selon les principes inculqués par Rabindranath Tagore, à mettre l'accent sur les rapports personnels et vivants qui doivent régner entre maîtres et élèves et justifie son nom qui signifie « séjour de paix ».

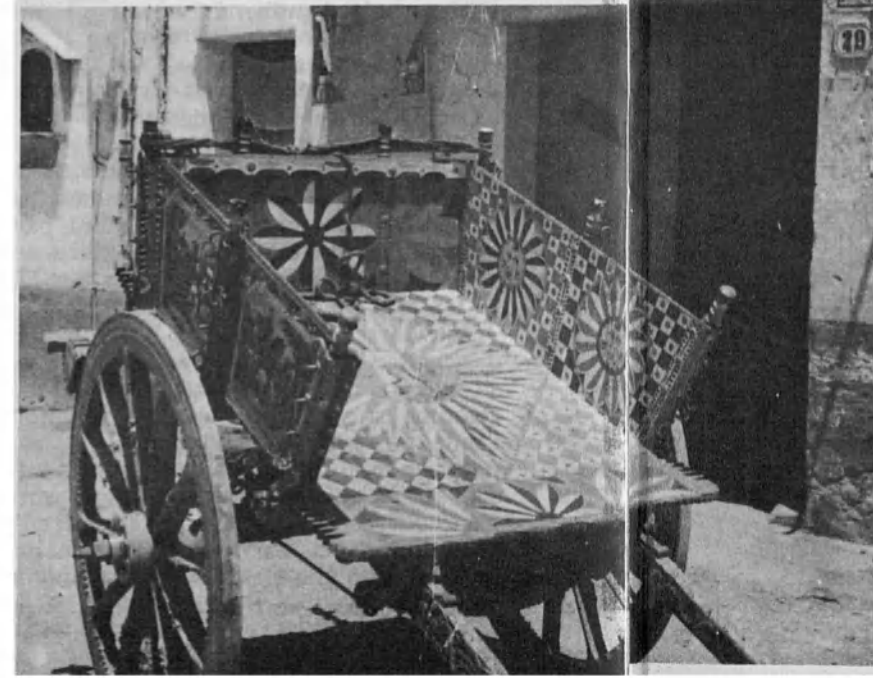
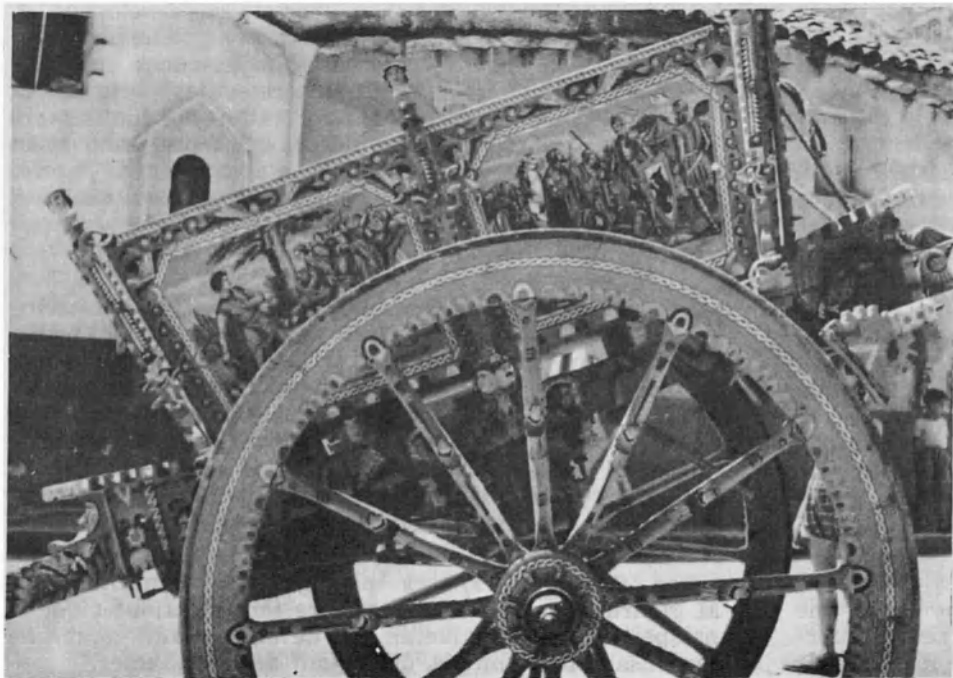


O u t i l  
d e  
t r a v a i l  
e t  
l i v r e  
d ' h i s t o i r e

Photos copyright Attinelli

## ... LA CHARRETTE SICILIENNE

par Lucio Attinelli



**D**e tout temps, en Sicile, un étrange moyen de transport a éveillé la curiosité des touristes : le fameux « carretto », qui frappe l'œil par la beauté de ses peintures et de ses sculptures.

L'usage auquel le véhicule est destiné étonne. En raison de ses couleurs resplendissantes, de ses riches sculptures, on pourrait croire que le « carretto » est réservé uniquement aux fêtes et aux cérémonies religieuses, assez nombreuses en Sicile. Mais il n'en est rien. Cette charrette est un moyen de transport assez commun, dont les « carritteri » (charretiers) se servent quotidiennement pour les travaux les plus humbles : transport de fruits et de légumes, de poteries, de pierres de taille, voire même de... fumier.

Le carretto pourrait donc fort bien remplir son humble besogne sans les riches décorations, au demeurant fort coûteuses, qui en font le charme et la beauté. Mais ses panneaux figuratifs, aux couleurs chatoyantes, d'une force d'expression extraordinaire dans leur naïveté, sont le fruit d'un art typiquement populaire.

Sur les routes de Sicile, de Palerme à Trapani, de Messine à Catane, partout on voit les carretti au travail. Le jour, ils accomplissent en général de brefs parcours. Les voilà en ville, le matin, très

L'extraordinaire profusion de sculptures, de peintures, de motifs ornementaux qui s'étendent à toute la surface du « carretto », pourrait faire croire qu'il est réservé aux fêtes et aux cérémonies religieuses. En fait, dans les villages et sur les petits chemins tortueux de la montagne sicilienne, la charrette demeure un moyen de transport encore très employé et un outil de travail quotidien.



Photo copyright Attinelli

tôt, avec leur chargement de fruits que le paysan vend à même la charrette. C'est la nuit qu'ils accomplissent les plus longs trajets. Dans la lumière diffuse, un cortège de carretti, la lampe suspendue sous la « cascina » (caisse), s'achemine lentement le long du « stradale » (route de campagne). Les carritteri chantent des airs doux et mélancoliques, rythmés par le pas du cheval et le tintement monotone des grelots.

Du point de vue technique, le carretto n'a de particulier que la grandeur exceptionnelle des roues, dont le diamètre est de 1 m 40 environ.

C'est une charrette conçue pour être traînée par un seul cheval. Les dimensions insolites des roues étaient exigées par la nature des routes siciliennes, sinueuses, longeant la côte, ou grimant péniblement les pentes montagneuses. Ces chemins, souvent rocailleux et peu praticables, relient jadis les principaux centres de l'île à travers les multiples embûches d'une nature farouche. Aujourd'hui encore il y a des chemins que seul le carretto, véritable « tous terrains », peut emprunter impunément grâce à sa conception robuste. La caisse repose sur le « fusu » (axe principal), pièce maîtresse d'une solidité à toute épreuve.

Chaque charrette est un exemplaire unique, « hors série », fabriqué selon les exigences et les besoins de l'acheteur. Je peux affirmer en toute certitude qu'il n'y a pas deux « carretti » iden-

tiques. La construction du véhicule est l'œuvre d'une petite équipe d'artisans spécialisés. Le maître « carradore » choisit le bois et la façonne ; le « ferraru » (forgeron) travaille artistiquement les parties métalliques, selon des « rabischi » (arabesques) qui se rapprochent des conceptions figuratives arabes ; le maître peintre enfin décore les panneaux et signe son œuvre.

Les origines du carretto sont obscures. Il n'est pas certain qu'il ait été jadis tel qu'il apparaît aujourd'hui. Peut-être a-t-il été volontairement ignoré par les écrivains qui le considéraient comme une manifestation d'art populaire d'intérêt secondaire.

Toutefois, selon l'historien sicilien G. Pitre, un document intéressant par son ancienneté se trouvait dans les « Capitoli » (comptes rendus) de l'Université de Palerme, approuvés par le roi Frédéric II en 1330. Les Capitoli contenaient la description d'un carretto de l'époque qui présente des ressemblances frappantes avec le véhicule actuel.

En 1865, Elisée Reclus, comparant le carretto sicilien à la charrette française, le considérait dans une certaine mesure comme une œuvre d'art essentiellement populaire.

Enfin, en 1881, la mairie de Palerme fut officiellement invitée à envoyer un carretto à l'Exposition Industrielle de Milan, à titre d'exemple du travail artisanal sicilien. Le succès fut tel que les carradori de Sicile reçurent des commandes provenant de pays étrangers et même d'Amérique.

Il est intéressant de noter que ni le peintre ni le sculpteur décorant le carretto n'ont étudié le dessin. Leur

art est naïf et spontané. Le sculpteur, anonyme, est souvent le maître carradore lui-même. Pour alléger son véhicule, il réalise rapidement des « hauts reliefs » et des « bas reliefs » d'une puissance d'expression extraordinaire et inattendue, sans prétendre faire œuvre d'art. Son travail est exécuté entièrement à la main à l'aide d'un seul outil : le ciseau à bois.

Le style de ces sculptures présente d'évidentes ressemblances avec un genre tout particulier qui, en Sicile, atteint sa plus haute expression aux environs du XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une heureuse fusion de formes qui, apparemment, auraient paru inconciliables, à savoir les éléments byzantins (585-826), arabes (826-1060), et enfin normands (avec la conquête totale de la Sicile par Roger Le Normand, 1089). On donne à ce style le nom de « style arabo-normand » ou « sicilo-normand ».

Les panneaux du carretto sont décorés de peintures dont les origines sont très anciennes. Le style et les moyens d'expression de l'artiste sont simples et directs. Il vise au but sans trop se soucier des problèmes de perspective, mais fait preuve d'une précision extrême dans le détail.

Les teintes sont éclatantes et les tons contrastés. Les couleurs dominantes sont, presque toujours, les couleurs de base : rouge, bleu, jaune.

Suite  
au  
verso



# La charrette sicilienne

(Suite)

Les thèmes décoratifs de la charrette sicilienne sont d'inspiration fort ancienne : peintures et sculptures illustrent principalement les légendes héroïques des chevaliers du Moyen Age. A droite, Astolphe, personnage du Roland Furieux de l'Arioste, s'envole sur son cheval ailé; ce panneau de « carretto » se trouve maintenant dans une collection particulière. En bas, dans les médaillons, signes du zodiaque et personnages de la Chanson de Roland.



Copyright Photo-Rico.

Le sujet de ces peintures est une source d'étonnement. En effet, les thèmes principaux sont constitués par l'illustration de légendes héroïques concernant les chevaliers de l'époque carolingienne et la littérature chevaleresque ; notamment « La Chanson de Roland », « Les Paladins de France », les « Chevaliers de la Table Ronde » et autres épopées du Moyen Age.

L'engouement du peuple sicilien pour ces légendes est tel que, dans les environs de Palerme, des rues et des emplacements portent aujourd'hui encore des noms extraits de la littérature chevaleresque. Ainsi, « Le cap de Roland », le mont et le fleuve « Olivier », la commune et le château de « Montauban ». Dans la ville de Palerme : la rue « d'Argante », la rue de « Guerrin », dit « Le mesquin », et la « cour des Paladins ».

La vulgarisation et la diffusion de la littérature chevaleresque en Sicile est, vraisemblablement, l'œuvre des

« Cantastorie » (troubadours) siciliens, dont la tradition demeure vive, surtout dans les villages de l'intérieur de l'île.

Ces troubadours, afin de rendre plus saisissante la narration des légendes, illustraient leur récit à l'aide de toiles grossières où étaient représentés les personnages et les scènes principales, dans une profusion de couleurs vives et chatoyantes.

Le rapprochement entre ces toiles et les peintures du carretto est inévitable. Il est vraisemblable que le paysan sicilien, féru d'histoires chevaleresques, ait voulu qu'elles soient reproduites sur les panneaux de sa charrette, principal outil de travail et véritable compagnon de sa vie. L'attachement du charretier pour son carretto, auquel il prodigue les soins les plus touchants, n'est plus à démontrer.

Cette forme de peinture populaire, dont la technique et les secrets sont transmis de père en fils, garde encore aujourd'hui sa sève et sa fraîcheur. La preuve la plus éclatante nous en est donnée par son évolution. Tout récemment, nous avons vu quelques carretti dont les peintures décoratives représentaient des scènes illustrant les faits et gestes du bandit Salvatore Giuliano.

Ainsi, l'extraordinaire profusion de sculptures, de peintures, de motifs ornementaux qui s'étendent à toute la surface de la charrette apparaît-elle comme les pages attrayantes et illustrées d'un livre d'histoire.

Il me reste à parler d'un détail significatif de caractère... musical : les « boccole » du carretto (roulements des axes des roues) sont fondues dans une qualité de bronze que l'on emploie normalement pour les cloches. Leur coût est élevé et leur durée est réduite, à cause du frottement. Malgré cela, les charretiers les préfèrent aux autres parce que, pendant que roule leur véhicule, elles produisent un son métallique assez agréable qui accompagne leurs chansons nostalgiques.

Ces chansons, elles aussi, descendent en droite ligne des ballades des troubadours provençaux.

De nos jours, le développement de la motorisation a sonné le déclin du carretto, mais celui-ci est une manifestation du tempérament artistique du peuple sicilien. En Sicile, l'art populaire demeure une force vivante et pleine de sève qui saura trouver son épanchement dans d'autres formes d'expression.

Photo Assessorato Turismo, Palerme.



# AU CARREFOUR DES CIVILISATIONS ET DES CONTROVERSES

par Grégoire Frumkin



Parmi les nombreuses lettres que nous avons reçues à la suite de la parution du numéro spécial du « Courrier de l'Unesco » de juin 1956 (« 2.500 ans d'Art et de Pensée bouddhiques »), figurait celle de M. Grégoire Frumkin. L'érudit genevois faisait à ce propos des remarques fort pertinentes sur le rôle respectif des influences gréco-romaine et indienne dans la diffusion de l'art bouddhique le long de l'antique route de la soie, et notamment à ce carrefour des civilisations que l'on nomme aujourd'hui l'Afghanistan. Depuis, M. Frumkin nous a fait parvenir sur cette question très controversée un article que nous publions ci-dessous et dont nos lecteurs apprécieront certainement l'intérêt.



**S**i l'Afghanistan a été appelé le carrefour des civilisations, il est, en ce qui concerne son rôle dans la diffusion de l'art bouddhique, également un carrefour d'interprétations divergentes, d'hypothèses qui s'entrechoquent, et d'idées *a priori* empreintes parfois d'un certain parti pris nationaliste. Dans cette controverse, les uns exaltent le rôle de la Grèce et de Rome, les autres le rôle de l'Inde.

Afin d'y voir plus clairement, faisons une distinction entre les questions suivantes :

1. Origine du bouddhisme ; 2. Rôle du bouddhisme ; 3. Diffusion du bouddhisme ; 4. Origine de l'art bouddhique ; 5. Origine de la représentation de Bouddha ; 6. Diffusion de l'art bouddhique.

L'origine indienne du bouddhisme ne se discute pas. Issu au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., de souche indienne, il a disparu de l'Inde à la fin du XII<sup>e</sup> siècle après J.-C., sous les coups de l'Islam et l'étreinte d'un hindouisme luxuriant. Son essence y subsiste néanmoins : un spiritualisme dans la pauvreté, le respect de la vie humaine et animale, ainsi que l'idée de non-violence, qui ont persisté au cours des millénaires pour trouver leur expression dans l'enseignement de Gandhi.

Rappelons au lecteur occidental que les principes moraux de Bouddha (environ 560-480 av. J.-C.), ce contemporain de Confucius, de Lao-Tse, des prophètes juifs durant l'exil babylonien, de Pythagore, de Héraclite et de Solon, devinrent le patrimoine d'une grande partie du monde. Précédant de cinq siècles le Sermon sur la Montagne, ses méditations sur l'existence de la douleur, sur son origine et sa suppression aboutirent à la glorification de la miséricorde, de la charité envers tous les êtres et de la fraternité universelle. L'histoire de l'Asie nous fournit maints exemples d'une transfiguration de la mentalité de peuples barbares sous l'influence du bouddhisme. Les Occidentaux liés, pour ne pas dire enchaînés, au progrès matériel, ne sauraient comprendre ces peuples que par une connaissance de leur histoire spirituelle, matérielle et politique.

Le bouddhisme prit racine surtout au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sous le roi indien Açoka, de la dynastie Maurya. Combien d'Occidentaux ont-ils entendu parler de ce roi-missionnaire qui a mis en pratique les préceptes moraux du bouddhisme ? Auparavant sangui-

naire et belliqueux, il devint, sous l'influence du bouddhisme, un apôtre de charité et de paix. Par Bouddha, par Açoka, l'Inde a bien mérité de l'humanité.

Sous le règne d'Açoka, le bouddhisme commença à se répandre en Asie, notamment à travers des territoires à présent pakistanais et afghans, pour atteindre, au cours des siècles, le Turkestan et la Chine. Une petite esquisse historique fera mieux comprendre les conditions dans lesquelles s'effectua cette expansion toute pacifique.

Après une première invasion persane sous Darius I (521-486 av. J.-C.), l'Inde septentrionale connut, dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., celles des armées d'Alexandre le Grand : pour la première fois, l'hellénisme, qui avait déjà pris pied en Asie Mineure, rencontra l'Inde. L'empire d'Alexandre s'étendait de la Grèce et l'Égypte, à travers la Syrie, la Mésopotamie et l'Afghanistan, jusqu'à l'Inde occidentale ; au sud, jusqu'au golfe Persique et la mer d'Arabie ; au nord, il touchait la mer Caspienne et le pays des Scythes. Alexandre, qui s'était fortement orientalisé, n'a toutefois pas exercé une influence directe dans le sens d'une hellénisation de son vaste empire. L'existence de celui-ci favorisa toutefois, pour des siècles, la diffusion de l'hellénisme en Asie.

Parmi les successeurs d'Alexandre, il y avait notamment Seleucos, dont l'empire s'étendait de la Syrie jusqu'au Pakistan actuel et englobait au nord la Transoxiane, située au-delà du fleuve Oxus (à présent le Turkestan Soviétique). C'était un Etat hellénique en pays surtout iranien. L'Inde se fit toutefois indépendante en 306 av. J.-C. sous Chandragupta (Sandrakottos pour les Grecs), grand-père du roi bouddhique Açoka, mais resta en relations étroites avec l'empire gréco-persan des Séleucides.

Il régnait alors dans toute cette vaste région, ce que l'on pourrait appeler un « climat international », avec des échanges culturels et économiques entre l'Inde, la Perse, la Parthie, la Syrie, la Mésopotamie, ainsi qu'avec les vastes territoires de l'Asie Centrale et la Sibérie. L'influence de la civilisation grecque, relayée peu à peu par Rome, était évidente.

Vers 250 av. J.-C., la Bactriane, qui englobait les territoires situés entre le Hindu-Kush et l'Oxus et, au-delà,



Photos Musée Guimet, Paris

Plaques d'ivoire d'inspiration indienne jadis sur des meubles d'apparat (photo du haut) et médaillon de plâtre représentant une scène de sacrifice, de style gréco-romain, trouvés au même endroit au cours des fouilles de Begram, en Afghanistan, à 60 km de Kabul.

Suite  
au  
verso

# L'apollon bouddhique s'est-il indianisé ? Le Bouddha indien s'est-il hellénisé ?

devint indépendante sous la conduite de rois et de généraux helléniques. De nombreuses monnaies grecques, barbares, sassanides, hindoues, bouddhiques et finalement musulmanes, déroulent devant nos yeux un feuilleton illustré, fragmentaire il est vrai, mais combien émouvant de l'histoire occidentale en Orient : les tribulations d'un foyer d'hellénisme, coupé de l'Occident, et qui s'étendit jusque dans l'Inde. C'est en effet dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. que les Grecs bactriens délogèrent les Indiens et prirent pied dans l'Inde N.O. Un de ces basileis-maharadjas gréco-indiens, Menandros, pour les Indiens Milinda, qui régnait vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et qui embrassa le bouddhisme, agrandit son royaume jusqu'au Gange, réalisant le rêve caressé deux siècles auparavant par Alexandre le Grand.

Dans la Bactriane même, les Grecs furent supplantés vers 130 av. J.-C. par les Scythes ou les Parthes, lesquels s'assimilèrent rapidement. Ceux-ci furent évincés à leur tour au début de notre ère par les Kushana, une tribu originaire de la Chine, lesquels s'assimilèrent également, se hellénisèrent et embrassèrent le bouddhisme, du moins officiellement, car en fait, les anciennes religions continuaient à subsister à côté du bouddhisme. Sous leur grand roi, le « basileus-basileôn » Kanishka (II<sup>e</sup> siècle après J.-C., date incertaine), dont l'empire s'étendait de la mer d'Aral à la mer d'Erythrée et englobait une grande partie de l'Inde, il y eut au II<sup>e</sup> siècle de notre ère un épanouissement des arts dans une synthèse de cultures indienne, gréco-romaine, iranienne et chinoise.

L'art bouddhique est certainement issu de souche indienne et s'est répandu avec la religion bouddhique. Pendant les premiers siècles de son existence, toute représentation de l'image de Bouddha en était toutefois bannie. Ainsi les monuments justement célèbres de Sanchi, ce haut-lieu de l'art bouddhique indien du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ne contiennent pas une seule représentation de Bouddha. Celui-ci était évoqué par des symboles tels qu'un siège vide, un parasol, un cheval sellé sans cavalier, etc. L'art bouddhique s'était développé aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., notamment dans le Gandhâra, région hellénisée située entre l'Oxus et l'Indus (donc à cheval entre l'Afghanistan et le Pakistan) et englobant notamment la vallée du fleuve Kabul et le pays de Peshawar jusqu'aux abords de Taxila. Malgré l'absence de l'image de Bouddha, l'art indien, comme l'art du Gandhâra de cette époque, accusait déjà maint apport hellénique.

Une monnaie du roi kushan Kanishka, indique un changement capital dans l'évolution de l'art bouddhique, sous forme d'une image du Bouddha avec l'inscription « Boddo », en caractères grecs. C'est une des plus anciennes, sinon la plus ancienne représentation de l'image du Bouddha qui nous soit parvenue. L'épanouissement de l'art dit « gréco-bouddhique » ou art bouddhique « gréco-romain », appelé aussi « art du Gandhâra », date précisément de la période kushane. Cette étape de l'évolution artistique nous est connue par une foule de statues et de reliefs qui représentaient Bouddha sous les traits d'Apollon.

## Après 2.000 ans, ces questions perdent de leur acuité

**L**e caractère de carrefour religieux et commercial du Gandhâra explique la remarquable découverte faite à Begram (à 60 km au nord de Kabul), capitale estivale de Kanishka : des centaines de monnaies, ainsi qu'un véritable dépôt d'œuvres classiques de l'art bouddhique gréco-romain, de l'art indien, romain et chinois. Des médaillons grecs avec Dionysos, des satyres et des ménades, y voisinent avec des objets en laque de Chine, des bronzes et de la verrerie gréco-romaine, ainsi que des ivoires sculptés d'origine indubitablement indienne.

Dans la ville indienne de Mathura (entre Delhi et Agra), il y eut au I<sup>er</sup> et au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., donc simultanément avec l'art bouddhique du Gandhâra, également un épanouissement artistique remarquable. Là aussi nous rencontrons alors des représentations de Bouddha, mais ce n'est pas le Bouddha gréco-romain du Gandhâra, mais un Bouddha typiquement indien. Et voici le problème âprement discuté par les historiens de l'art : la représentation de l'image de Bouddha a-t-elle pris naissance dans des territoires helléniques — Gandhâra ou la Bactriane — ou à Mathura ? L'Apollon bouddhique s'est-il indianisé en atteignant Mathura, ou, au contraire, le Bouddha indien s'est-il hellénisé en atteignant les provinces helléniques ? A moins qu'on n'accepte la thèse de la création simultanée et indépendante de l'image de Bouddha dans ces divers territoires ?

C'est cette dernière thèse que nous trouvons dans le « Courrier de l'Unesco », selon lequel des artistes de Mathura auraient pris pour modèle non pas le Bouddha apollinien du Gandhâra, mais les statues des génies primitifs des anciens cultes pré-bouddhiques (Courrier de l'Unesco, juin 1956, page 14). Cette thèse quelque peu ténébreuse qui paraît rattacher le Bouddha de Mathura à la civilisation préarienne de la vallée de l'Indus (Mohenjo-Daro) est loin d'être scientifiquement établie. De même quelque doute peut planer au sujet de la passionnante découverte de figurines, probablement plus tardives, faite en 1926 à Hadda (Afghanistan) : sont-elles grecques, gréco-romaines ou plutôt romaines, ainsi que l'admet le « Courrier de l'Unesco » (page 49) ?

La discussion paraît s'inspirer parfois d'un esprit de « nationalisation » projetée à 2 000 ans en arrière. Présentées comme nous l'avons fait, dans le climat d'interpénétration culturelle de ces régions, ces questions perdent de leur acuité.

## Proche-Orient, Extrême-Orient, autant de termes europocentriques

**S**ANS attacher, par conséquent, à la question plus d'importance qu'elle ne mérite, il nous paraît vraisemblable que les premières statues de Bouddha ont été conçues par des artistes gréco-romains (laissons de côté la question de savoir si c'est au Gandhâra ou dans la Bactriane). Une sorte de tabou paraît avoir empêché les Indiens, pendant quelque cinq siècles, de représenter le Bouddha. Le mazdéisme persan, le judaïsme, le christianisme primitif et l'Islam présentement, du reste, des cas analogues. Comme Bouddha, qui ne se considérait pas d'essence divine, mettait l'accent sur son enseignement et nullement sur sa personne, un art impersonnel et spirituel s'accordait même mieux avec le bouddhisme qu'une représentation matérielle de son fondateur. L'anthropomorphisme était, par contre, familier à des gréco-romains qui divinisaient les hommes et humanisaient les dieux. Nombreux sont, du reste, les exemples d'emprunts et de « nationalisation » de la représentation divine : des statues de la déesse Astarté rappelaient Artémis ; pour les Grecs, Jehova et du type de Zeus, et pour les Persans sassanides, Apollon portait un costume national persan. Enfin, les premières statues de Jésus présentaient des analogies avec le prototype de Bouddha.

Si la spiritualité a pu perdre à ce passage d'un symbolisme à la représentation tangible, l'art religieux bouddhique, et par la suite l'art bouddhique laïque, ont pu s'épanouir à l'instar de ce qui se passa avec le christianisme.

Pour les Occidentaux imbus de culture classique, l'art et la pensée antiques relevaient en premier lieu de la Grèce, le droit étant l'apanage de Rome. La Grèce leur était plus familière que l'Inde, point extrême atteint par les armées occidentales d'Alexandre. L'Asie Centrale ? située au-delà de l'Iran « extérieur » elle leur paraissait par trop lointaine. « Proche-Orient », « Extrême-Orient », autant de termes europocentriques.

En fait, les civilisations qui ont contribué à l'essor et à la diffusion de l'art bouddhique ont été nombreuses. Le Gandhâra notamment a joué le rôle d'intermédiaire entre le Proche et l'Extrême-Orient, entre l'Occident et l'Orient.

Le célèbre couvent bouddhique de Bamiyan, dans les montagnes du Hindu-Kush, où la pensée bouddhique s'alliait à l'art gréco-romain, à celui de la Perse sassanide, ainsi qu'à celui de l'Inde, était un relais important sur la route de l'Inde à la Chine. Ainsi qu'en témoignent encore de nos jours de nombreux vestiges archéologiques, toutes les peuplades de l'Iran « extérieur » et des steppes du Turkestan jusqu'en Chine, ont subi l'empreinte bouddhique. C'est dans ces régions que se sont rencontrés les multiples courants de civilisation provenant des quatre points cardinaux. Certaines de ces civilisations nous sont mieux connues que d'autres. Grâce aux travaux des archéologues soviétiques, notre connaissance du passé culturel des territoires situés au-delà de l'Amu-Darya, et qui recèlent encore de nombreux secrets, augmente toutefois rapidement. Peu à peu l'importance des cultures locales associées à l'apport gréco-romain, émerge de l'obscurité. Nul doute que l'archéologie chinoise ne nous réserve encore de belles surprises. Dans ces travaux, un parti pris indien, soviétique ou chinois, serait tout autant regrettable qu'un parti pris europocentrique.

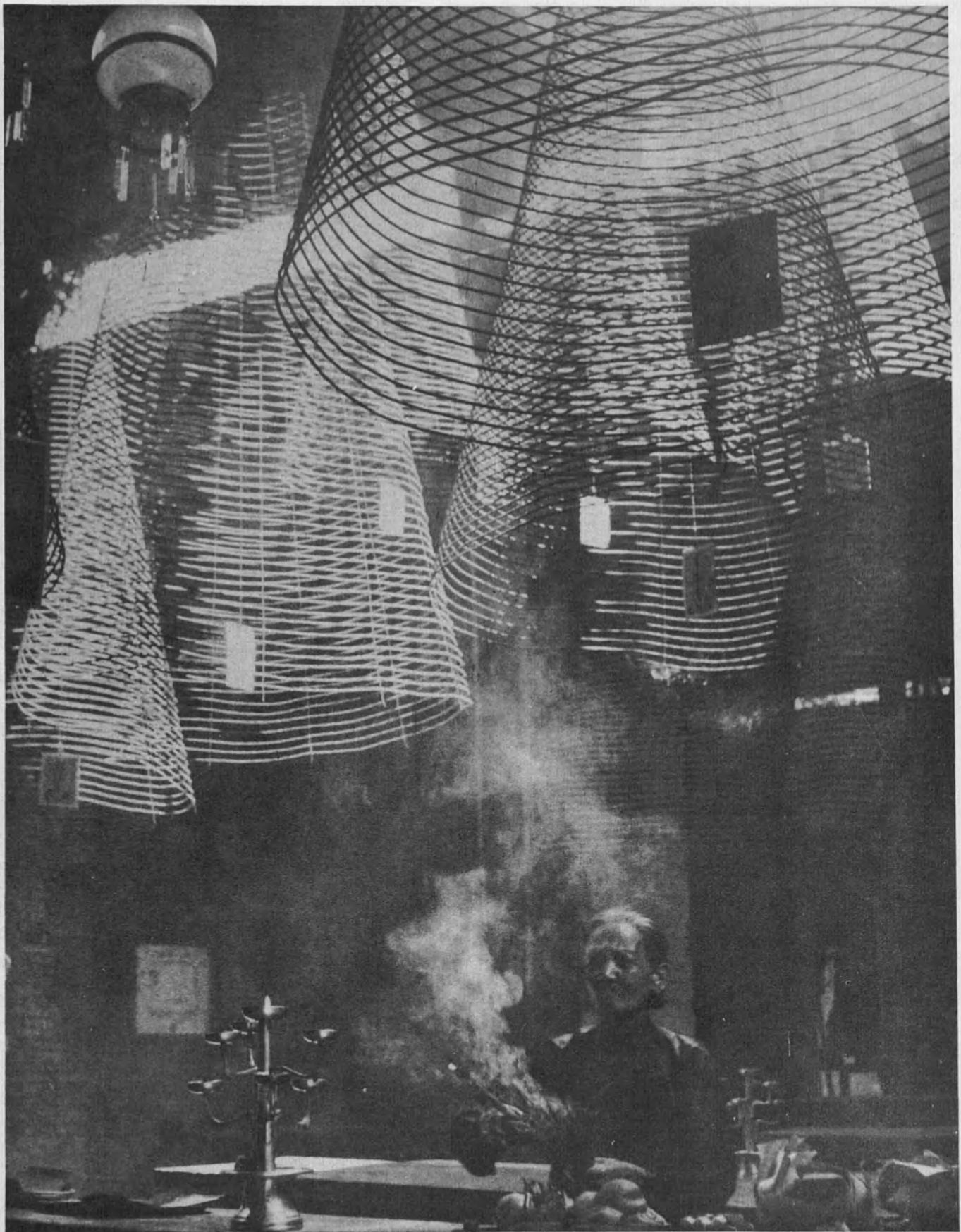


Photo copyright J.-D. Lajoux

## DANS LA PAGODE DE LA BONNE MÈRE

A Cholon (faubourg chinois de Saïgon), une femme plante dans un brûloir en cuivre rempli de sable

les bâtonnets d'encens traditionnels achetés à l'entrée de la pagode ou au bazar du quartier.

*Suite au verso*

# LES SERPENTINS SE CONSUMENT PENDANT DES MOIS

A la Pagode de la Bonne Mère, où des Chinois de différentes religions se rencontrent, les bouddhistes célèbrent leurs principales fêtes. La pagode porte également le nom de A-Pho, et celui de « pagode des Cantonais », car elle est principalement fréquentée par des Chinois originaires de Canton.

On y célèbre surtout le culte de la Bonne Mère, déesse de la Mer, qui protège les pêcheurs, voyageurs et marins.

Il est d'usage, surtout aux jours fastes, de brûler de la monnaie ou des robes de papier, des talismans, des bâtonnets d'encens que l'on allume à des cierges. Les plus riches achètent d'immenses serpentins d'encens suspendus au plafond. Certains pensent en effet que plus chère et plus somptueuse est l'offrande, plus grands seront les bienfaits prodigués. C'est une croyance commune parmi les Chinois que le fait de brûler une chose lui confère une existence surnaturelle.

Pour les bouddhistes notamment, la fumée odorante est le symbole tangible de la prière s'élevant dans l'espace et atteignant la sagesse suprême.

Les premier et les quinze de chaque mois lunaire, mais surtout lors de la Fête du Têt (jour de l'an), des milliers de personnes se rendent à la pagode de la Bonne Mère y honorer la patronne du lieu et les autres divinités.

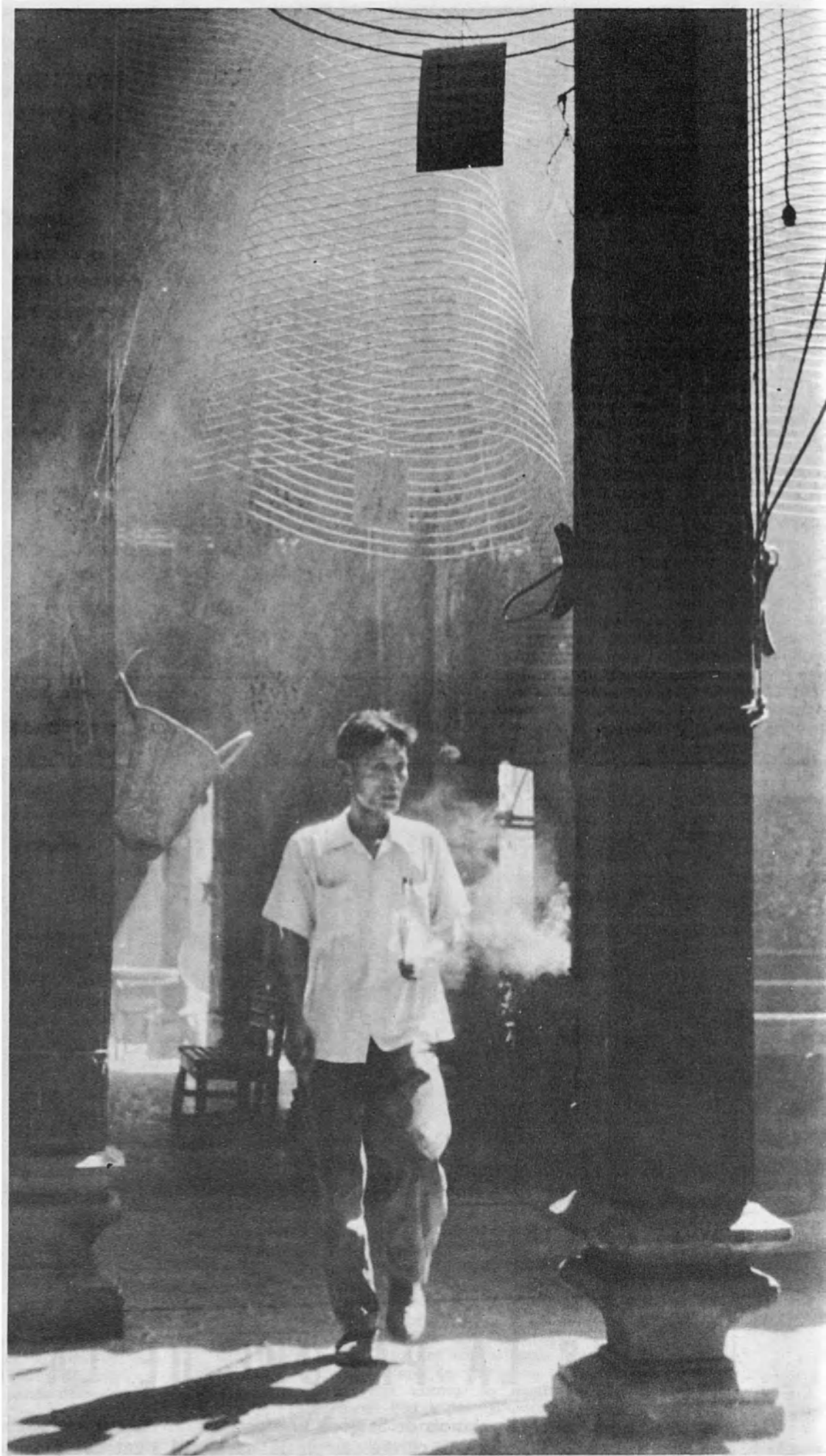


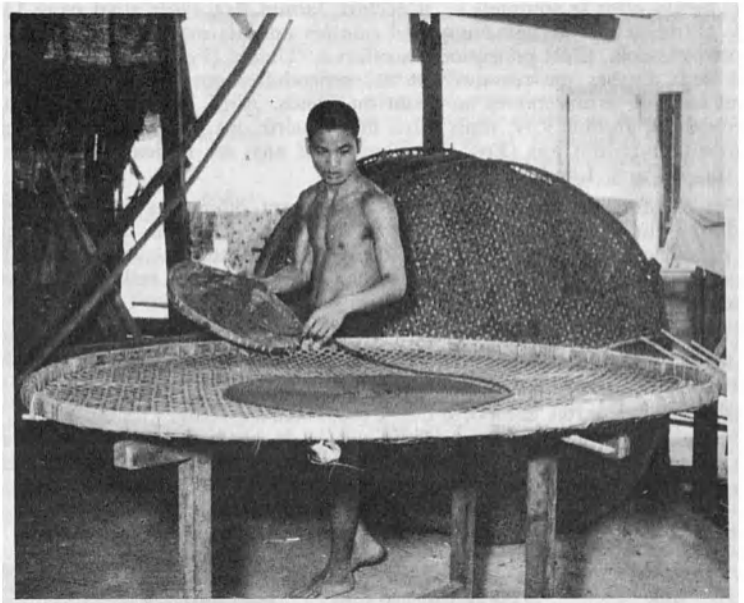
Photo copyright J.-D. Lajoux



Photos copyright Jean Garcenot

## UN LONG RUBAN D'ENCENS

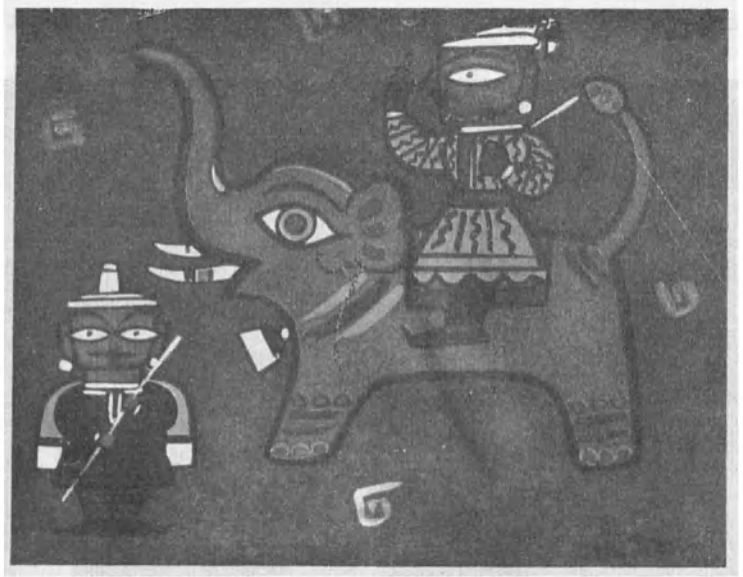
Les immenses serpentins suspendus au plafond de la pagode sont faits d'une pâte où se mêlent du charbon pulvérisé, des résines diverses et de l'encens. Des artisans enroulent cette pâte sur une claie en un long ruban, d'abord par terre, puis sur un tréteau. Les spirales sont ensuite cousues ensemble (photos ci-contre). Une fois séché, le serpentин est étiré et placé sur son armature de fibre.



Photos copyright Jean Garcenot



« Une jolie femme sur un cheval noir », par Jamini Roy



« Éléphant bleu et mascarade enfantine », par Jamini Roy

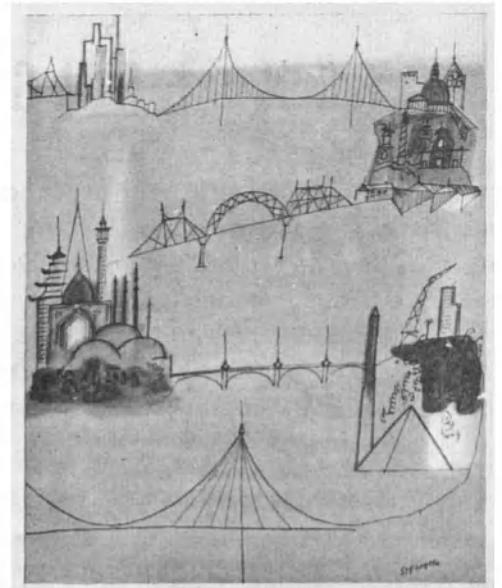
## Meilleurs vœux de l'Unicef

« J'É n'ai besoin de rien d'autre qu'un pot de terre pour la nourriture et un paillasson pour le sommeil », a déclaré Jamini Roy (voir aussi page 13). Cependant, le grand peintre indien comprend que les enfants malades et affamés aient besoin de bien plus que cela. C'est pourquoi il a offert à l'Unicef (Fonds des Nations Unies pour l'Enfance) deux de ses œuvres qui ont été reproduites sur des cartes de Noël 1956 et du Nouvel an pour être vendues au profit du Fonds. Ainsi, on pourra non seulement admirer des œuvres de Jamini Roy, mais aussi en acquérir des reproductions. Occasion rare, puisque en quarante-huit ans (Roy à soixante-neuf ans) ses tableaux n'ont été exposés qu'une seule fois à Paris, Londres et New York.

Deux autres artistes éminents ont également offert des œuvres originales pour être reproduites sur les cartes de l'Unicef. L'un d'eux est Saul Steinberg, qui a exécuté la carte officielle de vœux de l'O.N.U. Celle-ci est intitulée « Pont de la Paix » ; dans la conception de l'artiste, elle symbolise la série de ponts reliant les civilisations et les cultures.

Le troisième artiste est l'Américain Joseph Low, qui a dessiné pour l'Unicef une série de cinq cartes représentant les « Jours de fête à travers le monde » (dont trois sont représentées ci-contre).

Le verso des cartes comporte des « bons vœux » rédigés dans les cinq langues officielles des Nations Unies. La série de dix cartes de chacun des trois artistes est vendue au même prix de un dollar ou l'équivalent en monnaie nationale, aux bureaux de l'Unicef et des Nations Unies, dans tous les pays.



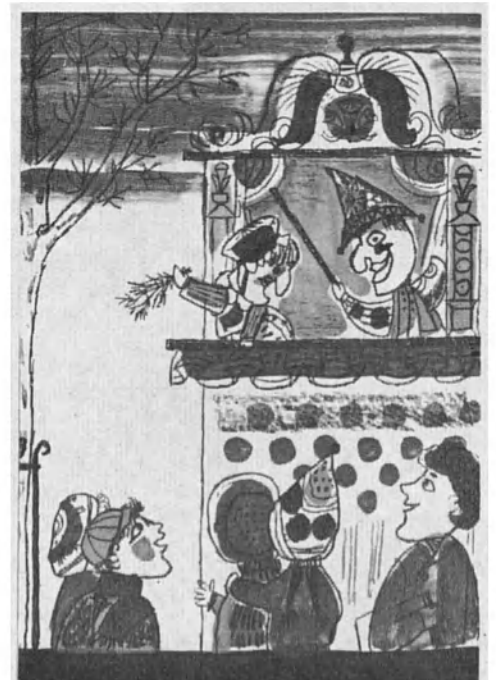
« Les Nations Unies — Pont de la Paix », par Saul Steinberg



« Festival — Amérique du Sud », par Joseph Low



« La Grande Roue — Méditerranée », par Joseph Low



« Guignol... Nord de l'Europe », par Joseph Low

# Nos lecteurs nous écrivent...

... en toute franchise

**De M. Jacques Martin,**  
sculpteur, Paris.

... Votre revue est très intéressante. On lui fait, dans mon entourage, le reproche de ne plus avoir la haute tenue de jadis, peut-être pour qu'elle soit plus accessible à tous ? Il ne faudrait pas, pensons-nous, qu'elle prenne modèle sur la plupart des hebdomadaires qui donnent des articles peu substantiels, mais suffisants pour les lecteurs de ces revues.

**De Marie Joséphe Le Fur,**  
Paris.

... Je tiens à vous dire que je ne veux pas renouveler mon abonnement à votre revue, n'ayant pas un niveau intellectuel suffisant pour un journal aussi scientifique où les mots techniques et les locutions savantes me dépassent.

Certains numéros m'ont intéressée, j'en conviens, mais si la lecture d'un journal est une fatigue cérébrale s'ajoutant à la tension d'esprit nécessitée par le travail, il vaut mieux s'en dispenser. Tel est mon cas !

J'ai donc le regret de ne pas continuer.

**De Judith Mates,**  
East Glenelg,  
Australie du Sud.

... Le « Courrier de l'Unesco » m'est une aide précieuse dans ma carrière de professeur et constitue une source constante d'informations sérieuses pour mon mari, nos amis et moi-même. J'ai l'impression qu'en lisant votre excellente revue nous resserrons en quelque sorte les liens d'amitié entre les nations et qu'en agissant selon les principes de la Déclaration des Droits de l'Homme, nous pouvons quelque peu contribuer à la paix et à la compréhension internationale.

**De Nettie Goldstein,**  
Miami Beach, Floride, U.S.A.

... Votre revue a été une source extraordinaire d'informations à laquelle j'ai puisé pour mon métier de professeur. J'ai ainsi pu familiariser mes étudiants avec l'excellent travail qu'accomplit votre Organisation.

**De F. Sallard,**  
Chelles (S.-et-M.).

... Je déplore, par contre, de constater qu'en mon pays vous accordez une véritable primauté à la langue anglaise ; ne serait-ce que dans l'en-tête de votre lettre et également, pour ne prendre que le dernier numéro du « Courrier de l'Unesco », dans le fait que la carte de l'Asie reproduite est une carte anglaise pour laquelle les noms des pays ne sont pas même traduits en français. Je savais que la langue anglaise pouvait être admise comme une langue véhiculaire pour le commerce, mais j'ignore que vous en faisiez une langue quasi universelle même dans le domaine de la pensée où il me semble pourtant que la langue française aurait droit à la première place.

N.D.L.R. — *S'il est exact que les indications de la carte en question (n° de juin, 1956, pages 10/11) étaient portées en anglais, il s'agissait de noms n'ayant vraiment pas besoin d'être traduits, tels que « China », « Thailand », « Buddha », « Pagoda », etc. Cette carte a été publiée ainsi pour des raisons d'économie et nullement pour affirmer une primauté de la langue anglaise. A l'Unesco, les trois langues de travail : français, anglais et espagnol, sont placées sur un pied d'égalité. La langue russe est également une langue officielle.*

**De Daphne Hereward,**  
Université de Londres.

... Pourquoi l'« Unité de Microfilm » créée par l'Unesco et dont il est question

en page 34 du « Courrier de l'Unesco » de mai 1956, entreprend-elle ses activités au Paraguay ? Je pense sincèrement que son travail le plus urgent serait de reproduire des ouvrages sérieux, des livres épuisés ou des revues d'un niveau élevé existant dans des endroits comme Londres, qui seraient les premiers à subir les effets de la bombe à hydrogène, et de conserver ces films dans des endroits relativement sûrs comme le Paraguay. Je suggère que cette Unité soit envoyée tout d'abord à la Bibliothèque du British Museum à Londres ou à la Bibliothèque Bodleian, à Oxford.

N.D.L.R. — *Afin d'assurer, en cas de conflit armé, grâce aux microfilms, la sauvegarde d'œuvres importantes (livres et publications) appartenant à des collections d'intérêt mondial, ou tout au moins pour en conserver le contenu, l'Unesco a établi une convention internationale pour la protection des biens culturels en temps de guerre, qui a été signée par cinquante Etats au mois de mai 1954. Cette convention, qui a pris effet le 7 août 1956, vise à la protection des musées, bibliothèques et autres dépositaires de documents de valeur. Le travail de reproduction photographique dépassant les ressources financières de l'Unesco, celle-ci a encouragé ses Etats Membres à entreprendre ce travail eux-mêmes, un peu dans le sens indiqué par Miss Hereward. L'Unesco a également examiné la possibilité d'établir des dépôts de microfilms dans des pays « sûrs ». L'Unité itinérante de microfilm dont parlait le « Courrier de l'Unesco » a été créée à la demande de certains Etats Membres pour les aider à préserver et à reproduire leurs collections d'archives et de documents. Du Paraguay, son action s'étendra à d'autres pays d'Amérique latine dont les collections se trouvent en péril du fait de la négligence ou des conditions climatiques. Ces pays ne disposent d'aucune facilité pour réaliser des microfilms, tandis que le British Museum ou la Bibliothèque Bodleian disposent de solides ressources techniques, sinon financières, qui doivent leur permettre de réaliser les programmes de microfilms les plus importants.*

## POUR VOUS ABONNER

**ALGÉRIE.** — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

**ALLEMAGNE.** — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.

**AUTRICHE.** — Verlag Georg. Fromme et C<sup>o</sup>, Spengergasse 39, Vienne V.

**BELGIQUE.** — Louis de Lannoy, Editeur-Libraire, 15, rue du Tilleul, Genval, (Brabant). 80 frs belges.

**BRESIL.** — Livraria Agr. Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

**CAMBODGE.** — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouloche, Phnom-Penh.

**CANADA.** — University of Toronto Press, Toronto 5. « Periodica » Inc., 5090 Avenue Papineau, Montreal 34.

**CHILI.** — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.

**CONGO BELGE.** — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

**DANEMARK.** — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhague K.

**EGYPTE.** — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

**ESPAGNE.** — Libreria Cientifica Medina-celi, Duque de Medina-celi 4, Madrid. Ediciones Iberoamericanas, S.A. Pizarro 19, Madrid.

**ETATS-UNIS.** — Unesco Publications Center, 475, Fifth Avenue, New York 17, N.Y. Columbia University Press 2960, Broadway New York 27, N.Y. (périodiques exceptés)

**FINLANDE.** — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.

**FRANCE.** — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16<sup>e</sup>).

**GRECE.** — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

**HAITI.** — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

**INDE.** — Orient Longmans Ltd : 17 Chittraranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chambers, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay 1.

**ISRAEL.** — Blumstein's Bookstores, Ltd., P.O.B. 4154, Tel-Aviv.

**ITALIE.** — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.

**JAPON.** — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.

**LIBAN.** — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

**LUXEMBOURG.** — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

**MARTINIQUE.** — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

**MEXIQUE.** — Libreria y Ediciones Emilio Obregon, Avenida Juarez N° 30, Mexico D.F.

**NORVEGE.** — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.

**NOUVELLE-ZELANDE.** — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

**PAYS-BAS.** — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.

**PORTUGAL.** — Publicacoes Europa-America Ltda., Rua das Flores 45, 1<sup>o</sup>, Lisbonne.

**ROYAUME-UNI.** — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1.

**SUEDE.** — A/8 C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.

**SUISSE.** — Fr. s. 5.20. Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich.

Payot, 40, rue du Marché, Genève.

**TANGER.** — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

**TCHECOSLOVAQUIE.** — Artia Ltd, 30, Ve Smeckach, Prague 2.

**TUNISIE.** — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

**TURQUIE.** — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

**UNION SUD - AFRICAINE.** — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

**U.R.S.S.** — Mezhdunarodna kniga, Moscou G-200.

**VIET-NAM.** — Librairie Nouvelle Albert Portail, 185-193, rue Catinat, B.P. 283, Saigon.

**YUGOSLAVIE.** — Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.



# Latitudes et Longitudes...

■ **LA TV EN IRAK.** — Des embouteillages dans les rues de Bagdad ont marqué l'émission inaugurale de la première station permanente de télévision du Moyen-Orient la foule se pressant autour des récepteurs publics. Les émissions de ce nouvel émetteur sont principalement éducatives : deux heures et demie sont consacrées le matin aux écoles ; dans la soirée, des émissions du même ordre sont destinées aux adultes. La portée actuelle du poste, qui compte Bagdad et ses faubourgs, augmentera lorsque sera terminé le transmetteur à grande puissance actuellement en construction.

**STATISTIQUES DES SUICIDES.** — Une étude entreprise dans 25 pays par l'Organisation Mondiale de la Santé nous apprend que sur les 400 millions d'habitants que groupent ces pays, 71.500 hommes et femmes, en moyenne, se suicident tous les ans, soit 17 pour 100.000 habitants. Pour les deux sexes, le Japon enregistre le taux de suicides le plus élevé, suivi par le Danemark, l'Autriche et la Suisse. Les taux les plus bas se trouvent en Irlande, en Irlande du Nord, au Chili, en Estonie et en Espagne. Aux U.S.A., le taux est près de trois fois plus élevé parmi les populations blanches que parmi les autres. D'une façon générale, les hommes se suicident trois fois plus que les femmes. Chez les hommes, au cours de ces dernières années, le plus grand nombre de suicides est intervenu à un âge avancé (70 ans et plus), chez les femmes autour de 50 à 60 ans.

■ **MESSAGES DE PRESSE.** — Trop élevés et souvent incohérents, les tarifs appliqués à la transmission des dépêches de presse constituent un grave obstacle à la diffusion internationale des informations. Les taxes fixées par différentes nations

pour des services de transmission analogues varient souvent de plus de 300 pour cent, et il coûte parfois deux fois plus cher d'envoyer un message dans un sens que dans l'autre. De nombreux pays, principalement en Afrique, en Asie et en Amérique Latine, disposent de très peu de moyens pour transmettre les nouvelles. Cependant, en utilisant davantage les systèmes modernes de télécommunications, ces pays seraient en mesure de recevoir et de diffuser les nouvelles à moindres frais. Une étude de portée mondiale donne à ce sujet toutes les précisions souhaitables. Il s'agit de « La Transmission des Messages de Presse », rapport présenté par l'Unesco et l'Union Internationale des Télécommunications (U.I.T.) au Conseil Economique et Social des Nations Unies, et qui vient de paraître sous forme de brochure (96 pp. Prix 250 Fr; 5/-; \$ 1.00) Les données contenues dans ce rapport ont été fournies par 80 pays. L'Unesco s'est chargée d'analyser cette documentation et de proposer les mesures qui assureraient des transmissions moins coûteuses, plus rapides et plus complètes.

**UN CHATEAU OFFERT A L'UNESCO.** — Le château du Bois du Rocher, à Jouy-en-Josas, au sud-ouest de Paris, a été remis à l'Unesco pour servir à des réunions scientifiques ou rencontres intellectuelles contribuant au progrès international. La propriété comporte, outre le château, son mobilier et ses peintures, un parc de 11 hectares. Les donateurs sont M. et Mme Olof Aschberg, citoyens suédois résidant en France, connus pour leur dévouement à la cause de la compréhension internationale. Proche de Paris, d'accès facile, le château fournit, pour des réunions, un lieu agréable et paisible. Déjà les directeurs des départements de l'Unesco ont étudié les possi-

bilités d'utiliser au mieux le château et prévoient un grand nombre de colloques scientifiques, conférences d'éducateurs, stages pédagogiques et autres réunions répondant aux stipulations des donateurs.

■ **L'ART POUR TOUS.** — Soixante-cinq artistes, professeurs d'art et éducateurs de treize pays ont participé, du 15 au 21 juillet, à Haltern-am-See (Ruhr), à un stage d'étude sur l'éducation artistique des adultes. Cette réunion, préparée par la Commission Nationale Allemande pour l'Unesco, coïncidait avec le Festival de la Ruhr, organisé conjointement par les grandes entreprises et les syndicats de cette grande région industrielle. Les membres du stage ont tenu à préciser que le but de l'éducation artistique des adultes n'est pas de faire de tous des artistes mais plutôt de permettre à chacun de meubler ses loisirs en développant, dans les meilleures conditions, et suivant ses goûts, ses possibilités artistiques. Ils ont fait remarquer que l'augmentation des loisirs des travailleurs rendrait nécessaire un plus grand développement de ces activités. Ils ont proposé, pour faciliter ce développement, la création de nombreux centres culturels locaux, suggéré l'organisation de voyages à l'étranger, tant pour les professeurs que pour les artistes amateurs et demandé à l'Unesco de fournir à ces centres culturels des films, des films-fixes et des disques qui permettraient d'améliorer l'éducation artistique.

**L'URBANISATION EN ASIE.** — Dans les pays en voie d'industrialisation, l'exode des populations rurales vers les « villes tentaculaires » pose toujours de difficiles problèmes d'adaptation, d'ordre matériel et d'ordre psychologique. Particulièrement graves dans certains pays de l'Asie du Sud, où l'urbanisation est très rapide, ces problèmes sont étudiés depuis plusieurs années par l'Unesco. Un stage d'étude leur a été consacré du 8 au 18 août dernier. Organisé à Bangkok, sous les auspices des Nations Unies, de l'Unesco et du Bureau International du Travail, il a porté sur les aspects économiques, sociaux et psychologiques de l'urbanisation en Asie. Il a permis de fructueux débats entre sociologues et fonctionnaires des Etats membres de la Commission Economique des Nations Unies pour l'Asie et l'Extrême-Orient (E.C.A.F.E.), dont le siège est à Bangkok.

■ **PROTECTION DES BIENS CULTURELS.** — Le 7 août dernier, la Convention Internationale pour la Protection des Biens Culturels, en cas de conflit armé, est entrée en vigueur. Adoptée le 14 mai 1954 à La Haye, au cours d'une conférence intergouvernementale convoquée par l'Unesco, la Convention était, à la fin de la même année, signée par 50 Etats.

Les gouvernements de ces pays s'engagent, en cas de conflit armé, à respecter les biens culturels, à ne pas les utiliser « à des fins qui pourraient les exposer à une destruction », et à prendre, dès le temps de paix, des mesures appropriées pour assurer leur sauvegarde. Ce sont là les principales obligations prévues par la Convention. Il est précisé, en outre, que certains édifices, certains centres monumentaux et certains refuges abritant des biens culturels, jouiront d'une protection spéciale. Munis d'un signe distinctif, et inscrits dans un « Registre International », ces refuges et ces centres ne pourront être, en aucun cas, utilisés à des fins militaires. Signalons que les hautes parties contractantes pourront faire appel au concours technique de l'Unesco en vue d'organiser la protection de leurs monuments, de leurs musées, de leurs archives et de leurs collections scientifiques.

## IMPACT Science et Société

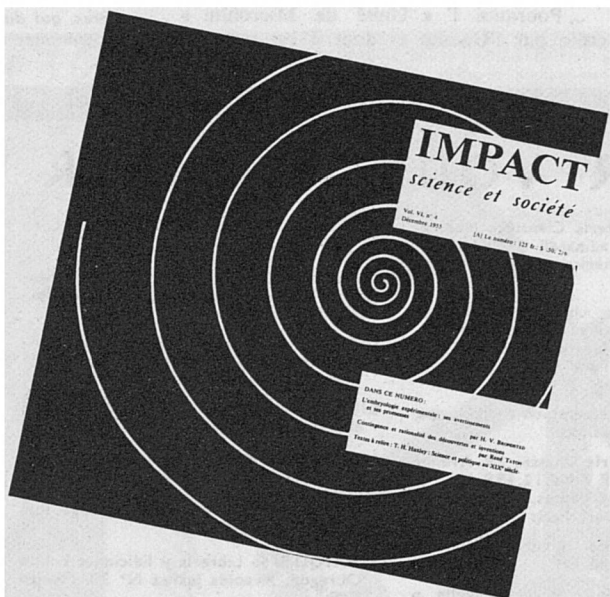
Revue trimestrielle consacrée aux aspects sociaux de la Science. Des études originales, des comptes rendus des publications scientifiques importantes. Quelques articles parus dans les numéros récents : Problèmes médicaux et sociaux du vieillissement, par R.-E. Tunbridge. — La science et l'évolution de l'industrie : la phase sociale, par Alexander King. — L'embryologie expérimentale : ses avertissements et ses promesses, par H.-V. Brondsted. — Contingence et rationalité des découvertes et inventions, par René Taton. — Les responsabilités de l'homme envers son patrimoine génétique, par Mogens Westergaard.

Dans le dernier numéro :  
Vol. VII N° 3.

- ★ Dix ans de Science à l'Unesco, par Marcel Florkin.
- ★ Le Caractère social de la Technologie, par Tom Burns.
- ★ Cinquante ans de recherches médicales, par A.-C. Allison.

Abonnement annuel : 450 Fr. fr.

Prière d'envoyer les abonnements aux Agents dépositaires de l'Unesco (liste page 33).



LE NUMÉRO DE  
NOËL ET DU  
NOUVEL AN  
n° de Janvier 1957  
(qui paraîtra en Décembre)

contiendra  
10 PLEINES PAGES  
DE REPRODUCTIONS  
EN COULEURS

Ce numéro exceptionnel  
de 52 pages sera entiè-  
rement consacré aux arts  
anciens de trois pays

IRAN  
ESPAGNE  
ITALIE

PRIX DU NUMÉRO :  
100 Fr. fr., 2/-, 50 cents U.S.

*Nos abonnés recevront  
ce numéro sans  
augmentation de prix*

ABONNEZ-VOUS  
DÈS MAINTENANT  
ABONNEZ VOS AMIS  
*vous leur ferez ainsi  
un très beau cadeau*

Souscription annuelle :  
400 Fr. fr. ; 8/- ; \$ 2,50



LE PROCHAIN NUMÉRO  
marquera le 10<sup>e</sup> anniversaire  
de la création de l'Unesco.  
Il dressera le bilan de ses dix  
années d'existence au service  
de l'éducation, de la science  
et de la culture.



Cette miniature persane, peinte au 15<sup>e</sup> siècle sur le manuscrit du "Shahnamé", du grand poète Ferdousi, représente le prince Baisonghor Mirza observant une battue. Le manuscrit et ses peintures se trouvent à la Bibliothèque impériale du Gulistan, à Téhéran.

## Inspiration orientale exécution occidentale

Exécuté d'après un dessin original de l'artiste indien Phani Bhusan (photo ci-contre), « Le Retour » est imprégné du réalisme qui caractérise depuis des siècles la peinture indienne et auquel la plupart des artistes contemporains de l'Inde sont restés fidèles. Ce vase fait partie d'un ensemble de trente-six œuvres pour lesquelles des artistes asiatiques ont fourni des dessins originaux. Des dessinateurs d'une maison de cristal d'art des Etats-Unis ont adapté ces dessins aux formes du verre et des artisans de cette maison s'en sont inspirés pour graver le cristal (voir page 4 : "Cristal d'Art").

Photos Steuben Glass Inc., New York

